



CENTRE
NATIONAL
DU LIVRE



INSTITUT
CULTUREL
ROUMAIN

Des histoires simples,
pas de simples histoires

Des histoires simples,
pas de simples histoires

Fondé en août 2003, l'Institut Culturel Roumain (I.C.R.) a pour principale mission de promouvoir la culture et la littérature roumaines à l'étranger.

L'Institut Culturel Roumain gère 17 Instituts répartis dans 16 pays. Au travers d'activités coordonnées par le siège central de Bucarest, ces Instituts, implantés de Paris à New York en passant par Varsovie, Madrid ou Venise, offrent à des publics de tous horizons de découvrir ou de mieux connaître la langue et la culture roumaines.

Le budget global de l'Institut est composé dans sa grande partie de subventions du budget de l'État, de revenus propres, de contributions financières de la part des institutions privées et des associés.

Lancé en 2006, le programme d'aide à la traduction et à la publication (Translation and Publication Support Programme - TPS) est l'un des plus importants programmes initiés par l'Institut Culturel Roumain.

Le Centre National du Livre fait partie de l'Institut Culturel Roumain depuis 2007. Il soutient la traduction et la promotion de la littérature roumaine à l'étranger, par ses programmes : TPS, 20 Auteurs, Publishing Romania et le programme de bourses pour les jeunes traducteurs et pour les traducteurs professionnels. Le Centre National du Livre coordonne la participation aux Foires du Livre internationales, organise des réunions avec les éditeurs de divers pays de même qu'avec des auteurs et des traducteurs et assure la présence des écrivains roumains aux événements culturels internationaux.

Ștefan AGOPIAN

Tache de catifea
Tacké de velours



Ștefan AGOPIAN (Bucarest, 1947) est un des écrivains roumains les plus originaux et raffinés des dernières décennies. À la fin des années 60 il abandonne les cours de la faculté de Chimie industrielle pour se consacrer à la littérature. Il travaille un temps comme technorédacteur dans la presse littéraire et après 1990 se consacre au journalisme. Il devient ensuite directeur des Éditions Ararat de l'Union des Arméniens de Roumanie. Il est à présent rédacteur de l'hebdomadaire satirique *Academia Cațavencu*. Alliance d'esthétisme balkanique, de réalisme magique, d'onirisme et de postmodernisme, ses fictions « méta – historiques » célèbrent le triomphe de l'imagination et le renouveau fantasque de la narrativité prémoderne.

Plusieurs extraits de ses romans ont été publiés en français, en revue et en anthologie.

Bibliographie sélective :

Ziua mâniei, (Le jour de la colère), roman,
Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1979, 1993.

Tache de catifea, (Tacké de velours), roman,
Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1981,
Éditions Polirom, Bucarest, 2004.

Tobit, (Tobit), roman,
Éditions Eminescu, Bucarest, 1983.

Manualul întâmplărilor, (Le Manuel des
événements), nouvelles, Éditions Cartea Românească,
Bucarest, 1984, 1993.

Sara, (Sara), roman, Éditions Eminescu,
Bucarest, 1987.

Însemnări din Sodoma, (Notes de Sodome), roman,
Éditions Eminescu, Bucarest, 1993.

Republica pe eşafod, (La République sur l'échafaud),
théâtre, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2000.

Fric, (Fric), roman, Éditions Polirom, Iași, 2003.

Opere complete, (Œuvres complètes),
Polirom, Iași, 2008.

***Tache de catifea*, (Tacké de velours) roman,
Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1981.**

www.cartearomaneasca.ro

Droits détenus par : Ștefan Agopian

Le bijou fictionnel d'un romancier esthète et fantasque, apparenté à Milorad Pavic. Ce faux roman historique, raconté d'outre-tombe par le personnage principal développe son intrigue dans la Valachie de 1802 à 1848, dans une époque trouble marquée par des incursions turques, des épidémies puis par les mouvements révolutionnaires de Tudor Vladimirescu. Au coeur du livre ne se trouve pas l'histoire mais son évitement, le report de l'action, l'abolition de tout devenir. Ce roman picaresque riche de personnages truculents se développe dans un temps qui paraît suspendu. Ce paradoxe permanent est porté par un style travaillant justement cette approche du temps, à rebours de son écoulement naturel. D'où l'effet d'étrangeté impondérable, persistant bien après la fin de la lecture. La lenteur, la rêverie, la contemplation, les voluptés culinaires et érotiques sont la trame de cet univers spécifique à Ștefan Agopian. L'esprit oriental et balkanique est à l'œuvre ici et fait défiler comme en songe les aventures du fabuleux trio composé de Tacké, du boyard Lăpai et du Nabot.

Dans ce court extrait, nous surprenons le héros et ses deux compagnons lors d'une étape de leur voyage à travers la Valachie, en mai 1818. La narration est rythmée par leurs aventures nombreuses, mais le poids de l'instant se fait sentir, comme souvent chez cet auteur.

Extrait

Le matin advint lent et tiède, comme il sied à tout matin après une nuit sereine et froide, comme si dans un vase large d'encre plein, on avait, pour jouer, déposé une goutte d'eau puis, ne se passant rien, déposé de nouveau une goutte et une encore, déposant goutte après goutte en se demandant quelle sera celle qui changera soudain l'encre en eau, la nuit en jour. L'aurore s'établit sur nous sereine et tiède et bleu pâle avec un nuage quelque part de côté, comme dans l'air un papillon mort, et un soleil inquiet et éternel et rouge, appuyé sur nos regards somnolents s'éleva sur le monde. Et alors que je n'y croyais plus, une lunette tordue et de travers sortit de nos mains malhabiles, celles du Nabot et les miennes.

« Si tu veux regarder quelque part avec cette lunette, tout d'abord tu dois décider où tu veux regarder et ensuite, quand tu es décidé, tu dois tourner la lunette de l'autre côté et, en regardant par un bout, si tu as de la chance, tu peux vraiment voir ce que tu as eu envie. »

Ces mots, personne ne les prononça mais, n'est-il pas ? chacun d'entre nous aurait pu les dire, moi ou le boyard Lăpai ou le Nabot quand la lunette fut prête, et à présent elle trônait devant nous sur son trépied arqué comme un sabre turc et aussi fière et svelte que n'importe quel sabre de l'Empire.

Sommeilleux et heureux, le Nabot et moi nous sommes assis sur nos sièges et le boyard Lăpai seulement sommeilleux, de commander le café aromatisant tout alentour ; les domestiques, eux, d'observer l'objet délicat et grossier qui était sorti de nos mains.

Nous avons bu nos cafés dans le silence et la contemplation, une chaleur sans hâte dégoûdissait nos corps, et nous, de ressentir comme une langueur le sommeil au bout de nos ongles et, de là, s'écouler par nos doigts comme par des tubes fins et transparents, et Le Nabot de nommer ce qui allait suivre le combat entre le café et l'endormissement. Se faufilant par nos pores fatigués, les vapeurs chaudes du café, et son liquide doux-amer ; mais d'abord doux et ensuite amer, flottant lourd et bruissant comme un oiseau géant du palais à la langue et de la langue au palais et chaud et brûlant et doux et amer et fluide, cet oiseau-là de glisser dans nos entrailles. Et moi, de penser :

« Il crie alors heureux, Pandaros* et ainsi se vante :

– Te voici le ventre transpercé. Je suppose que ta fin est venue,

Tu ne vivras plus et combien de lauriers, ainsi, tu me tends en mourant ! »

Traduit du roumain par Laure Hinckel

**Citation de l'Iliade, Chant IV.*



Radu ALDULESCU

Proorocii Ierusalimului

Les Prophètes de Jérusalem

Avant 1989, **Radu ALDULESCU** (Bucarest, 1954) a mené une existence aventureuse, à la limite de la subsistance et a pratiqué divers métiers, y compris celui d'ouvrier non qualifié sur le chantier de la Maison du Peuple à Bucarest. Après 1990, il demeure indépendant tout en travaillant un temps dans le journalisme. Il commence à publier à presque 40 ans, en commençant par son premier roman (écrit dans les années 80) qu'il était impensable d'éditer dans les conditions de censure thématique et linguistique du régime de Ceaușescu. Il s'impose rapidement comme révélation de la littérature après 89 par la force et l'exemplarité de sa vision naturaliste et apocalyptique d'un monde de la périphérie suburbaine et interlope, dominée par la violence, l'amoralité cynique et le spectre d'une sexualité malade, expressionniste. Il est l'auteur du scénario du film « Terminus Paradis » (réalisé par Lucian Pintilie) qui a obtenu le Grand Prix du Jury au Festival de Venise.

***Proorocii Ierusalimului*, (Les Prophètes de Jérusalem), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2009.**

www.cartearomaneasca.ro

**Droits détenus par : Cartea Românească
(Mădălina Ghiu, [ecr@cartearomaneasca](mailto:ecr@cartearomaneasca.ro))**

Bibliographie sélective :

Sonata pentru acordeon, (Sonate pour accordéon), roman, Éditions Albatros, Bucarest, 1993.

Amantul colivăresei, (L'Amant de la *colivaresa*), roman, Éditions Nemira, Bucarest, 1996.

Îngerul încălecat, (L'Ange chevauché), roman, Éditions Phoenix, Bucarest, 1997.

Istoria unui ținut de verdeață și răcoare, (Histoire d'une contrée verdoyante et fraîche), roman, Éditions Nemira, Bucarest, 1998.

Proorocii Ierusalimului, (Les prophètes de Jérusalem), roman, Éditions Publicațiilor pentru Străinătate, Bucarest, 2004

Mirii nemuririi, (Les Mariés de l'éternité), roman, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2006.

Tous ses romans (à part L'Ange chevauché) sont réédités par Cartea Românească.

Robuste, bouillonnant, le roman explore avec une force naturaliste inusitée une des plus terribles maladies sociales de la Roumanie contemporaine : la vie des enfants des rues considérée comme parabole de la condition roumaine. Produit du *ceaucisme* tardif et de la misère postcommuniste, cette maladie « s'intègre » avec naturel dans le monde occidental en suivant les règles de l'offre et de la demande interlopes. Le titre du roman doit être lu comme antiphrase, de même le livre, développement cynique des souterrains de la condition humaine. Ierusalim (Jérusalem) est un enfant vicieux, fils d'un berger bigot, quasi dément, alcoolique et d'une bohémienne. Rien de moins innocent que cet enfant : à sept ou huit ans, ses petits camarades de bande le décident à violer une agnelle ; à dix ans, il est possédé de force par une fille qui en a 15 ; introduit dans un réseau international de trafic d'êtres humains, il sera « formé » à toutes les arcanes de l'amoralité par une soignante qui n'a plus sa tête. Sodomite émérite, cet enfant au développement physique précoce s'impose comme chef de groupe et, arrivé à Paris, mendie, vole des voitures mais surtout, provoque puis fait chanter de vieux pédophiles issus de milieux sociaux aisés, en jouant – devant les forces de l'ordre – la comédie de « l'innocence offensée ».

Extrait

Ils ne se permettaient surtout pas d'effrayer leurs clients, ils étaient au contraire disposés à toutes sortes de concessions pour les attirer et les entretenir. 5000 francs ce n'était pas rien, en définitive, d'autant plus si ça tombait sept ou huit fois dans une même nuit. Ces 5000 francs représentaient presque le triple des tarifs pratiqués à Francfort pour le même type de services, prestations sporadiques, plutôt hasardeuses, même s'il n'y avait pas pour autant de quoi négliger les pourcentages qui venaient en plus des gains généreux prodigués par la ville lumière, les pourcentages envoyés chaque mois depuis les centres d'enfants d'Allemagne, également placés sous la tutelle de leur entreprise. Enfin, ici, à Paris, il fallait lutter contre des gros poissons. Et quels poissons, quels requins, quels énormes cachalots... Par exemple, *monsieur Fabrice Tassel*, dont ils ignoraient totalement ce qu'il fricotait dans la vie, pendant les deux premiers mois où ils l'ont eu dans leur filet. Ils ne s'intéressaient pas trop à ce genre de choses, qui est qui, qui fait quoi, du moment qu'ils ne faisaient pas de vague, pour ne pas s'exposer : prompts, conséquents, corrects quant à la paye, et je ne te connais pas, tu ne me connais pas. C'est mieux comme ça, plutôt que de faire le mariole à raconter je suis l'instituteur machin, et je prends soin des enfants, et je sais comment me comporter avec eux, et je les porte en mon cœur pour me les garder chez moi... Concernant *monsieur Tassel*, il faisait partie d'une toute autre race. Eux ne l'auraient jamais soupçonné, s'ils n'avaient pas fini par voir un soir à la télévision sa figure de parchemin creusé couverte de boutons marrons, et ils ne furent alors pas peu surpris d'apprendre qu'ils avaient proposé leurs services à un haut fonctionnaire de l'ONU, dont les missions visaient l'éducation de la jeunesse...

Encore une sorte de professeur, lui aussi, telle fut la première remarque du Grillon, sauf qu'il pouvait rapide-ment constater une certaine différence entre *monsieur Tassel* et le type auquel il avait eu le courage de soutirer de force 10000 francs. C'était une sacrée tronche, celui-ci, ça se voyait à sa tête d'intello cramoisi. Et comment il parlait, vite et bien. Celui-ci, pas besoin de lui coller le couteau sous la gorge quand tu lui serres la main, pas de risque de retard, c'était la ponctualité incarnée... Et Marta de s'étonner, cette fichue âme de vieux pervers, un grand fonctionnaire de l'ONU. Il a l'air d'avoir plus de soixante-dix ans, et au lieu de prendre le chemin de l'église... Mais ferme donc ta bouche, petite sœur, qu'est-ce qui arriverait à leur entreprise si tous ces vieux barbons pleins aux as prenaient le chemin qu'elle disait ?

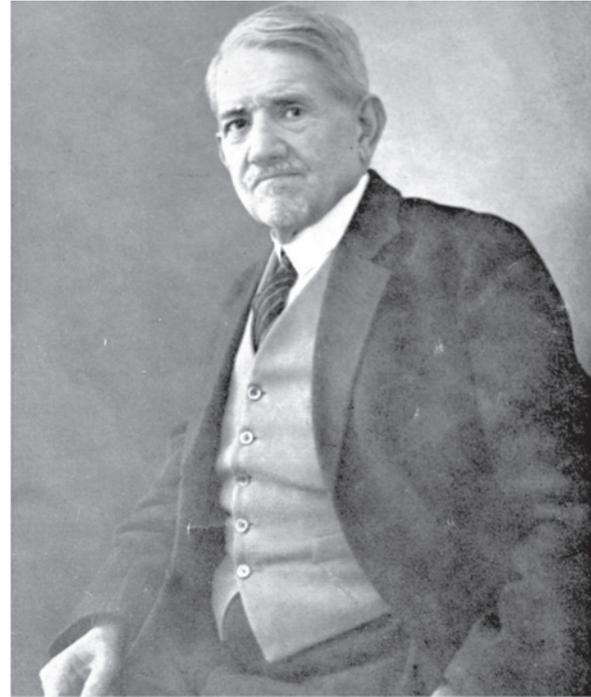
Traduit du roumain par Nicolas Cavaillès

Constantin BACALBAȘA

Dictatura gastronomică.
1501 feluri de mâncare

La dictature gastronomique 1501 plats roumains

Constantin BACALBAȘA (Brăila, 1856 – Bucarest, 1935) a été journaliste, mémorialiste, homme politique, membre d'une célèbre famille d'écrivains et publicistes roumains venus de Macédoine. A fondé plusieurs quotidiens (*Țara, Patriotul, Româניה*) et a été président de la Société des journalistes roumains (1919). Il est passé à la postérité notamment grâce à ses recueils de Mémoires de Bucarest et à ses ouvrages de gastronomie, publiés à la fin de sa vie.



Dictatura gastronomică. 1501 feluri de mâncare,
(La dictature gastronomique.
1501 plats roumains), Éditions Universul,
Bucarest, 1934, Éditions Cartex, Bucarest, 2009.
www.edituracartex.ro

Oeuvre entrée dans le domaine public

L'histoire de la gastronomie roumaine ne peut faire l'impasse sur quelques titres classiques et parmi ceux-là, *200 de rețete cercate de bucate, prăjituri și alte trebi gospodărești* (200 recettes de cuisine, plats, gâteaux et autres tâches domestiques) de Mihail Kogălniceanu et Constantin Negruzzi, *1501 plats* (1934) de Constantin Bacalbașa – « le plus spectaculaire livre de recettes de la Roumanie de l'entre-deux-guerres » – et *Gastronomiques*, de Păstorel Teodoreanu (1973). Le présent ouvrage – un des « chefs d'oeuvres » culinaires susmentionnés – rassemble un grand nombre de recettes collectées ou composées par le gastronome Bacalbașa, mais également plusieurs recettes imaginées par certains membres de sa famille. La diversité somptueuse de ces plats – une véritable parade du goût – est sublimée par les arômes d'une langue littéraire savoureuse.

Bibliographie sélective :

Capitala sub ocupația dușmanului,
(La Capitale sous occupation ennemie),
Éditions Alcalay & Calafeteanu, Brăila, 1921.

București de altădată, (La Bucarest de jadis), 4 vol.,
Éditions Universul, Bucarest, 1927-1932.

Dictatura gastronomică. 1501 de feluri de mâncare românești, (La dictature gastronomique. 1501 plats roumains), Bucarest, 1934 et Éditions Cartex, Bucarest, 2009.

Extrait

Pêches maison (recette préférée de la famille Bacalbaşa, création d'Ecaterina Bacalbaşa, épouse du gastronome)

« Choisissez de belles pêches, pelez-les, coupez-les en deux et faites-les pocher dans un sirop vanillé. Préparez un moule à charlotte, beurrez-le généreusement, parsemez le fond et les parois d'amandes effilées. Disposez en son fond une couche de pâte sucrée, puis garnissez de riz au lait, bien égoutté, parfumé au kirsch. Par-dessus le riz, disposez une couche d'oreillons de pêches, puis de la confiture d'abricots ; ensuite, alternez riz, pêches, confiture d'abricots et riz. Pour finir, recouvrez d'une couche de pâte dans laquelle vous pratiquerez une cheminée afin de laisser la vapeur s'échapper. Enfournez à chaleur modérée pour 35 à 40 minutes. Servez avec un sirop d'abricots au kirsch. (...) »

Le sandre du boyard

Faire cuire le sandre dans un peu d'eau à laquelle vous aurez ajouté une cuillerée de beurre. Salez. Quand le poisson est cuit, faites réduire le liquide et ajoutez 8 à 10 cuillerées de sauce béchamel. Sur le plat de service, versez de la sauce, posez le sandre et couvrez du reste de sauce. Parsemez de gruyère et parmesan râpés, arrosez d'un peu de beurre fondu et mettez au four quelques minutes.

Le sandre de l'évêque

Nettoyez le sandre, détachez légèrement la chair au niveau de l'arête dorsale, coupez la tête. Trempez le poisson dans du lait, puis passez-le dans la farine, puis dans de l'œuf battu, ensuite dans de la chapelure et faites-le griller dans du beurre. Déposez le sandre sur un plat, retirez l'arête centrale et arrosez-le généreusement de beurre fondu.

Le sandre soviétique

Dans une marmite, jetez quelques rondelles de carottes, un oignon émincé, 25 g de beurre, un peu de persil. Couvrez et faites mijoter les légumes quelques minutes à feu doux. Ajoutez alors 100 ml d'eau et faites bouillir. Versez ensuite cette préparation dans une autre marmite. Mettez-y le sandre nettoyé. Faites cuire à feu modéré en l'arrosant fréquemment de sa sauce. Quelques minutes avant de servir (dans la marmite même) ajoutez un peu de beurre et quelques gouttes de citron. »

Traduit du roumain par Marilyn le Nir



Daniel BĂNULESCU

Fugi din viața ta, revoltătoare și slută,
în cartea mea

Fuis de ta vie
révoltante et hideuse,
viens dans mon livre

Daniel BĂNULESCU (Bucarest, 1960) est diplômé de l'Institut du Pétrole et du Gaz de Ploiești mais n'a travaillé qu'en tant que journaliste et écrivain. Il s'est d'abord affirmé dans les milieux du Cénacle littéraire bucarestois « Universitas » mais il appartient à la génération des écrivains lancés dans les années 90. Il est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes, de récits et de pièces de théâtre dans lesquels l'imaginaire démonique est associé à un hyperréalisme cru. Ses textes expriment, sur le mode grotesque et satirique, une mentalité – mégalomane, psychotique, apocalyptique – spécifique au monde roumain à la frontière entre deux époques, celle de Ceaușescu et celle de l'après.

Fugi din viața ta, revoltătoare și slută, în cartea mea
(Fuis de ta vie révoltante et hideuse, viens dans
mon livre) Éditions Cartea Românească,
Bucarest, 2009.

www.cartearomaneasca.ro

Droits détenus par : Cartea Românească
(Mădălina Ghiu, [ecr@cartearomaneasca](mailto:ecr@cartearomaneasca.ro))

Bibliographie sélective :

Te voi iubi până la sfârșitul patului, (Je t'aimerai jusqu'au bout du lit) poésie, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1993.

Te pup în fund, Conducător iubit!, (Je suis ton lèche-bottes, Conducător adoré !) Éditions Nemira, Bucarest, 1994.

Balada lui Daniel Bănulescu, (La ballade de Daniel Bănulescu), poésie, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1997.

Cei șapte regi ai orașului Bucarest, (Les Sept rois de la ville de Bucarest), roman, Éditions Nemira, Bucarest, 1998.

Daniel, al rugăciunii, (Daniel, de la prière), Bucarest, 2002.

Cine a câștigat războiul mondial al religiilor, (Qui a gagné la guerre mondiale des religions), théâtre, Éditions du Musée de la Littérature Roumaine, Bucarest, 2005.

Cel mai bun roman al tuturor timpurilor, (Le meilleur roman de tous les temps), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2008.

Premier volume d'une tétralogie consacrée à la Roumanie des dernières années du règne de Nicolas Ceaușescu, ce roman est une réécriture radicale du roman satirique *Je suis ton lèche-bottes, Conducător adoré !* (1994). Le grotesque, le caricatural, la paranoïa, l'underground religieux et artistique, les rumeurs et les anecdotes de l'époque, le démonisme à la Boulgakov et l'hyperréalisme se mêlent, dans une narration bouleversante et palpitante, à une dimension argotique et picaresque. Deux mondes souterrains, occultes, se confrontent ici : le monde interlope des voleurs et celui des *securisti* du sommet du pouvoir. Les personnages de premier plan sont « Iarba Fiarelor » – génial cambrioleur adolescent conspirant en vue d'assassiner le dictateur –, le Conducător Adoré et l'étudiant Daniel Bănulescu rêvant d'écrire un Livre des Livres sur la vie de Ceaușescu.

Extrait

L'après-midi du 17 mars, alors que le convoi présidentiel avait déjà pénétré la petite rue Onești et qu'il s'apprêtait à s'élancer sur le Boulevard Magheru, à l'instant précis où les agents en civil terminaient d'arranger les passants à genoux, pour leur permettre de s'émerveiller à souhait de l'insigne cortège dont disposait le Capitaine, un chien roux, robuste, affichant un air de bravoure insouciant, échappa aux bras de la Milice populaire, passa le cordon de protection et sortit devant les voitures du Conducător Bien-Aimé.

Le cabot cavala sans la moindre gêne à droite de la portière de droite du Secrétaire général du parti. Il était enroulé dans un lambeau de drap, attaché sous son ventre par quatre bandes épaisses d'élastique.

Sur le côté gauche du bout de drap du chien il était écrit à la craie rouge et en majuscules : À BAS CEAUȘESCU !

Sur le côté droit du manifeste ambulante il était écrit : À BAS L'ANALPHABÈTE !

Le chien protestataire avançait à la même vitesse que la voiture présidentielle.

Son côté gauche pouvait être lu par Nicolae Ceaușescu.

Son côté droit pouvait être déchiffré par tous les citoyens se trouvant sur le trottoir de la pâtisserie Scala et du cinéma Patria.

« Tirons-lui dedans, ce clébard ! » lançaient ici et là, pour s'encourager, les miliciens désorientés. [...]

Nicolae Ceaușescu posa sa main gauche sur le volant, obligeant son chauffeur à arrêter la limousine dans le passage étroit séparant le restaurant Podgoria et la terrasse du Grădinița.

Puis le Président se tourna sur sa droite, ouvrit la portière arrière, et ses deux labradors gros comme des ours bondirent de la banquette, comme deux ombres, zdoup, zdoup, sur l'asphalte. En moins de dix secondes ils avaient encerclé le chien anticommuniste. Le premier labrador lui trancha la veine jugulaire, de ses canines. L'autre se mit à s'empiffrer d'entrailles, après avoir enfoncé son museau à travers le lambeau de drap, comme à travers une toile d'araignée.

« Corbu, Sharona, na, na. Ici ! » murmura le petit homme trapu.

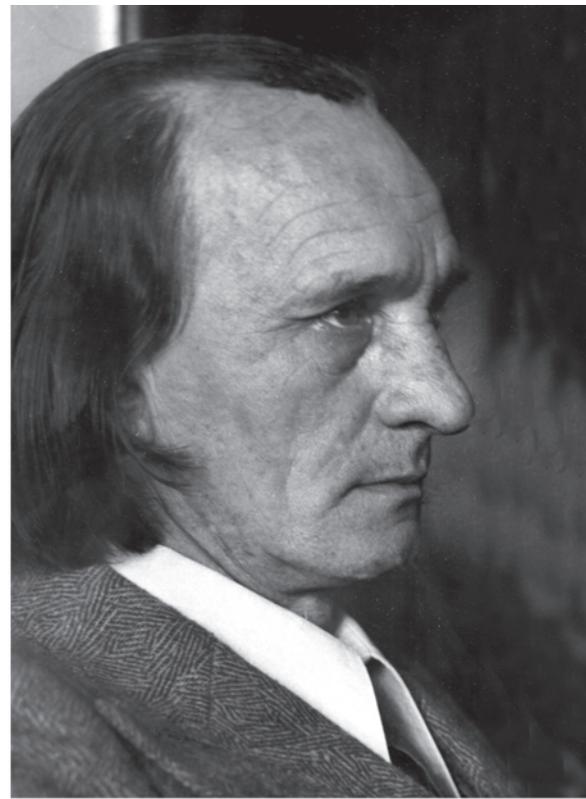
Les bêtes délaissèrent la carcasse ensanglantée du téméraire sur l'asphalte et reprirent place sur la banquette. Derrière elles, depuis les deux bords du boulevard, la foule éclata en applaudissements sincères, sans mise en scène.

Traduit du roumain par Nicolas Cavaillès

Ștefan BĂNULESCU

Cartea Milionarului

Le Livre du Millionnaire



Ștefan BĂNULESCU (Făcăeni, 1929 – Bucarest, 1998) est un des romanciers roumains les plus importants de l'après-guerre. Il s'inscrit dans la génération du « dégel » consécutif à la remise en cause du stalinisme (1965-1968). Son œuvre assez restreinte en terme de dimension mais énigmatique et très dense a gagné avec le temps en prestige et en force de fascination. Elle est aujourd'hui considérée comme étant un repère littéraire du Sud roumain et de sa dimension postbyzantine. Comparé à Faulkner et à certains représentants du réalisme magique sud-américain, cet écrivain raffiné et crépusculaire des vestiges d'un Orient moribond, gagné par la civilisation occidentale, dévasté par la seconde guerre mondiale et par le stalinisme s'inscrit dans une riche descendance : celle d'une tradition fabuliste incarnée par des romanciers de premier ordre, tels Mihail Sadoveanu ou Mateiu Caragiale – mais aussi Panait Istrati-, valorisant le puissant filon folklorique des Plaines du Danube.

***Cartea Milionarului, (Le Livre du Millionnaire),
Éditions Albatros & Universal Dalsi, Bucarest,
1996, 3ème édition, définitive.***

www.editurauniversaldalsi.ro

Droits détenus par : Mme Sultana Bănulescu.

Bibliographie sélective :

Iarna bărbaților, (L'Hiver des hommes), nouvelles,
Éditions pentru Literatură, Bucarest, 1965.

Cântece de câmpie, (Chants des plaines), Éditions
pour Literatură, Bucarest, 1968.

Scrisori provinciale, (Lettres provinciales), essais,
Éditions Albatros, Bucarest, 1976.

Cartea Milionarului, (Le Livre du Millionnaire),
roman, Éditions Eminescu, Bucarest, 1977.

*Scrisori din provincia de Sud-Est sau O bătălie cu
povestiri*, (Lettre de la province du Sud-Est ou Un
tournoi d'histoires) Éditions Nemira, Bucarest, 1994.

Un regat imaginar, (Un Royaume imaginaire),
nouvelles et récits, Éditions ALLFA, Bucarest, 1997.

Elegii la sfârșit de secol, (Elégies fin de siècle),
mémoires, Éditions ALLFA, Bucarest, 1998.

Un des plus étranges et des plus fascinants romans de la modernité roumaine, unique volume d'une tétralogie (Le Livre de Metopolis) qu'il n'a pu mener à son terme, *Le Livre du Millionnaire* est la variante balkanico-byzantine de provinces imaginaires telles que la Yoknapatawpha de Faulkner ou le Macondo de Marquez. Cette monographie fantaisiste, dotée d'une géographie et d'une histoire dont les données sont en permanence mystifiées, fleurit sur le modèle de récits orientaux labyrinthiques dans lesquels le substrat initiatique va de pair avec une discrète parodie. Agressé par la modernité mercantile, l'Ancien Régime des Plaines du Bărăgan et du Danube Inférieur vit un « crépuscule des dieux » dans la disparition (ou la dissimulation) des derniers vestiges de Byzance. Tout est double et « ce qui se voit » en apparence contient sa dimension souterraine et dissolvante. Cette dimension fabuleuse – et à partir d'un certain point, métafictionnelle – fait de Ștefan Banulescu un écrivain de la famille d'un Borgès ou d'un Ernst Jünger, un artiste raffinant avec sagesse mais aussi ironie l'héritage d'un Panait Istrati.

Extrait

« *Métopolis* est une ville qui vit ses dernières heures. En sentir et en vivre le crépuscule ne signifie pas s'y identifier » – avait dit un jour le Topométriste, pour apaiser sa conscience. (...) Les détonations de dynamite sous la ville, dues au général Glad qui cherche des filons de marbre rouge, tout le monde peut les entendre, en plein jour ; et le « commerce d'années » développé dans la ville par Bazacopol et par Havaet, contre leur rivale Jument-Rouge, lentement, certes, sans bruit, sous couvert d'une idée humanitaire, n'en est pas moins un secret de polichinelle, qui n'effraie pas les riverains autant que les explosifs de Glad.

Le général Marosin avait tenté de m'expliquer, dans *L'Île aux chevaux*, que la fin n'appartiendrait pas au présent, qu'elle aurait commencé bien des années en arrière, par le dépeuplement progressif de *Métopolis*, avant l'arrivée de la roue de torture de Glad, avant l'invasion des chapeaux des vendeurs de peaux, avant même les bottes de Jument-Rouge, peut-être du temps où Constantin Le Perdu I^{er} n'était qu'un enfant, quand Polider n'avait pas encore obtenu son renom de demiurge. Le dépeuplement de *Métopolis* se serait produit à mesure que les collines environnantes avaient été rongées, broyées, détruites et abandonnées, et que les ressources existentielles s'étaient raréfiées. Progressivement, il n'est plus resté, il ne reste plus à *Métopolis* que les vieillards. « Moi-même – m'a dit Marosin – je suis un vieux Général, resté prisonnier dans *Métopolis*, à passer ma captivité entre les mains de mes cousins vieillards métopolisiens qui ont capturé, au fil des ans, ma ferme, certains de ces cousins étant même plus vieux que moi, à cause du retard pris par ma propre fin. Même toi, le Millionnaire, tu es un vieillard qui se survit quelque part entre les collines lointaines et broyées des environs de *Métopolis*.

– As-tu jamais observé, le Millionnaire, les maisons en amphithéâtre de *Métopolis*, et t'es-tu jamais demandé qui vit là-dedans ? De très nombreux vieillards. Des vieilles, surtout, très pauvres. Ce sont ces gens-là que l'on vend au « commerce des années », leurs maigres biens sont achetés pour des sommes misérables, payées en valeurs de temps que telle ou telle vieille a encore à vivre.

Traduit du roumain par Nicolas Cavaillès

Foto Octav Esinencu



Ștefan BAȘTOVOI

Iepurii nu mor

Les lapins
ne meurent pas

Ștefan BAȘTOVOI est né (Chișinau, 1976) dans la famille d'un professeur de philosophie, propagandiste de l'athéisme scientifique. Jusqu'à son entrée dans les ordres, le jeune auteur a été ancré dans les conceptions de son père. Il suit les cours du Lycée d'Art Octav-Bancilă de Iași et à la fin du lycée, il est interné à l'asile Socola où il écrit le cycle *Un Valium pour Dieu* qui le consacre comme poète. À partir de 1993, il publie de la poésie, des récits, des fragments de roman, des essais et des articles dans les revues littéraires les plus importantes de Roumanie et de Moldavie. Entre les années 1996 et 1998, il est étudiant de la Faculté de Philosophie de l'Université de l'Ouest à Timișoara, cursus qu'il abandonne. En 1999 il reçoit la tonsure monacale et prend le nom de Savatie. Le 28 octobre 2000, il est ordonné diacre puis, en 2002, prêtre. Il vit aujourd'hui au Monastère de la Nativité du Christ de la paroisse Edinet et Briceni, en République de Moldavie. Il dirige la maison d'édition Cathisma, la revue de spiritualité orthodoxe *Ekklesia* et enseigne l'iconographie au Séminaire de Théologie de Chișinau. Il a publié plusieurs ouvrages ouvrant un dialogue entre la spiritualité orthodoxe et la laïcité postmoderne.

***Iepurii nu mor*, (Les lapins ne meurent pas), roman, seconde édition, Éditions Polirom, Iași, 2007.**

www.polirom.ro

**Droits détenus par : Polirom
(lucia.dos@polirom.ro)**

Bibliographie sélective :

Elefantul promis, (L'Éléphant promis), poèmes, Éditions Arc, Chișinău, 1996.

Cartea războiului, (Le Livre de la guerre), poèmes, Éditions Marineasă, Timișoara, 1997.

Peștele pescar, (Le Poisson pêcheur), poèmes, Éditions Marineasă, Timișoara, 1998.

Casa timpului, (La Maison du temps), poèmes, Éditions Arc, Chișinău, 1999.

Iepurii nu mor, (Les lapins ne meurent pas), roman, Éditions Polirom, Iași, 2002.

Nebunul, (Le Fou), roman, Éditions Cathisma, Bucarest, 2006.

Écrit avec une simplicité trompeuse, fluide, *Les lapins ne meurent pas* est un roman de l'enfance soviétique et de l'innocence de la vie de « pionnier » d'un enfant de 9 ou 10 ans, un monogramme de l'imaginaire soviétique vu dans le regard de Sacha – une sorte de Holden Caulfield de la république de Moldavie (ancienne république soviétique roumanophone, indépendante depuis 1991). Un insolite mélange de prose classique russe, de Salinger, de surréalisme poétique et d'absurde à la Eugène Ionesco, dans une forme narrative qui loin de la démystifier, assume l'innocence de l'enfant intériorisé et crédule. Cette crédulité est en fait une Foi : pas en Dieu mais dans la lettre de la propagande, dans l'icône du très bon Lénine, dans l'Union Soviétique et dans sa lutte contre les puissances du Mal capitaliste. D'autre part, la logorrhée propagandiste est toujours sapée par le naturel, avec des effets comiques ou grotesques. Un autre palier de la narration, symbolique et faisant songer à Tarkovski, présente au premier plan le village de Sacha, avec sa géographie naturelle : des noyeraies, des étangs et des collines d'où le ciel se voit à l'envers, des ravins asséchés tapissés de feuilles et une forêt où l'enfant cherche Dieu et se cache des hommes. La forêt (« La Mère-Nature ») devient ainsi un espace aux connotations sacrées, opposé au « monde nouveau » et aux agressions de l'extérieur.

Extrait

Le tzar était méchant et il a tué le frère à Vladimir Ilitch. Si le tzar était resté au pouvoir il nous aurait tous tués, comme il a tué Sasha, le frère à Vladimir Ilitch, qui était gentil. Mais comme ça, nous, les enfants d'aujourd'hui, nous pouvons vivre en paix. (...) Dans le calme solennel qui nous entourait, de temps en temps, un ballon éclatait, qui nous faisait tous regarder en l'air. C'était l'occasion de rire et d'être libres, et nous nous demandions, qui donc l'a crevé ?

Nous marchions en avant, mis en rangs par classes, selon notre taille et nos habits, nous tenant la main et tâchant de ne pas être dissipés. Les ballons flottaient au-dessus de nous en nous recouvrant totalement, si bien que, de loin, nous ressemblions à un immense troupeau de ballons colorés, de trois, de cinq ou de dix kopecks, battant le pavé des rues de la ville.

C'était le 7 novembre, le Jour de la Grande Révolution pour la Paix. Jour durant lequel, comme bien des années plus tôt, la classe ouvrière, avec à sa tête Vladimir Ilitch Lénine, a vaincu le régime tzariste, et le prolétariat libre a pris le pouvoir. C'était le jour de notre triomphe. Nous allions à la parade, nous, les pionniers. Nous, l'avenir de la Patrie Soviétique !

*

La maladie était cachée dans leur corps comme un lapin mort dans un terrier parasité. Les terriers étaient vastes et propres, et les rayons de soleil les illuminaient jusqu'en leurs tréfonds. Ses sandales à elle se tenaient à l'entrée comme deux petits champignons rouges poussés sur le sable jaune-prodiges des fleurs. Un éclat dur à expliquer éclairait ses petits doigts aux ongles blancs comme des pétales de camomille, déployés en deux éventails articulés, grâce auxquels le champ s'abritait du soleil. C'était le jour éternel qui s'étendait sur elle. Un jour ensoleillé comme ceux qui suivraient. Les fleurs jaunes et orange dépassaient même son père, comme des ballons, et elle les protégeait de ses petites mains.

*

Il était midi et Saşa rentrait de l'école par le bus jaune et gonflé. Il se cuisina tout seul quatre œufs, qu'il mangea avec du thé et du pain beurré. Il devait faire ses devoirs et donner à manger à la truie, avec le seau d'à côté de la porte. Il ôta son blouson et enfila un pull-over sur sa chemise bleue, sans dénouer la cravate à son cou.

Traduit du roumain par Nicolas Cavallès

T.O. BOBE

Cum mi-am petrecut vacanța de vară Ce que j'ai fait pendant mes grandes vacances



T.O. BOBE (Constanța, 1969) est le pseudonyme de Teodor Dobrin. Diplômé en 1995 de la faculté de Lettres de l'Université de Bucarest, il est jusqu'en 2003 secrétaire littéraire du Petit Théâtre de Bucarest et ensuite rédacteur et scénariste de télévision. En 2000, boursier de l'Akademie der Kunst de Berlin et en 2003 puis 2004 boursier de l'Akademie Schloss Solitude de Stuttgart. Membre dans les années 90 du cénacle « Central » et du cénacle « Lettres » conduit par Mircea Cărtărescu. Il débute en tant que prosateur dans l'anthologie *Tablou de familie* (Tableau de famille) avec Svetlana Cârsteian, Sorin Gherguț, Mihai Ignat, Cezar Paul-Bădescu et Răzvan Rădulescu. Le volume *Centrifuga* (La Centrifuge) rassemblant les textes *La Spirale* (1995) et *La Boucle* (1998) est publié d'abord en Allemagne (Ed. Merz & Solitude, 2004). La littérature de cet esthète postmoderne attire l'attention par le raffinement expérimental avec lequel il met en scène des paraboles du conflit entre l'existence et l'art : mélange de féerie artisanal, tragicomique visionnaire et fausse naïveté.

Cum mi-am petrecut vacanța de vară, (Ce que j'ai fait pendant mes grandes vacances), Éditions Polirom, Iași, 2005.

www.polirom.ro

**Droits détenus par : Polirom
(lucia.dos@polirom.ro)**

Bibliographie sélective :

Bucla, (La Boucle), Éditions Univers, Bucarest, 1998.

Darul lui Moș Crăciun, (Le Cadeau du Père Noël), littérature pour enfants, Éditions Humanitas, Bucarest, 2003.

Centrifuga, (La Centrifuge), Éditions Polirom, Iași, 2004

Cum mi-am petrecut vacanța de vară, (Ce que j'ai fait pendant mes grandes vacances), roman, Éditions Polirom, Iași, 2005.

Une expérience narrative extraordinaire : ce roman prend la forme de la rédaction que Luca, un enfant de 8 ou 9 ans, écrit dans le cadre scolaire : le texte est empreint de toutes les naïvetés de perception et de graphie d'un enfant de cet âge. En compétition avec sa camarade de classe – fille de député et auteur des plus longues rédactions « avec des actrices, des extraterrestres, des voitures de course et des paysages de rêve » – l'élève de 3^{ème} (le système scolaire roumain comptant les classes dans l'ordre ascendant) tente de l'impressionner en écrivant sa vie : les quatre mois sont racontés dans « quatre gros cahiers ». Tout l'univers familial des années 2000 transparaît dans l'écriture de Luca : le manque de temps des parents, l'absence de communication, la ruée vers l'argent et le succès, l'échec affectif. L'enfant commente sa propre composition, consulte sa « muse », comptabilise le nombre de pages écrites et veille sur ses cahiers. D'où le souci d'excellence et l'absence de gros mots. L'expression est polluée par des clichés du monde des adultes. Luca assiste passif aux horreurs qui arrivent autour de lui. Après des chocs culminant avec le divorce des parents, le texte souffre de graves dérèglements logiques, grammaticaux, orthographiques ; les signes d'un délire paranoïaque apparaissent et les mots écrits en majuscules prolifèrent : le réalisme glisse dans l'hallucinatoire.

Extrait

Le texte suivant est extrait de *Bucla* (La Boucle), texte publié dans *Centrifuga* (La Centrifuge)

Tonton Gica sur les traces d'Edith Piaf

« *Rien de rien, non, je ne regrette rien.* »*

Ni les matins où je bois mon café sur ma chaise préférée, la quatrième en partant de la porte, ni la virtuosité de mes mains et l'agilité de mon œil, ni même le geste assuré avec lequel je secoue mes serviettes blanches, les déroulant en l'air et les faisant claquer.

Rien de rien. *

Je ne regrette pas le passé, mon acharnement à apprendre un métier (et pas n'importe lequel) jusqu'au bout du bout, la ténacité, l'humilité, le grincement des dents sous le sourire aimable et imperturbable, la douleur.

Rien. Je ne regrette rien de rien. *

« La monotonie, le vide, ne plus rien attendre de nouveau »

L'amour ?

Un mot inventé par eux.

Les footballeurs.

Les ténors.

Rien de rien, non, je ne regrette rien. *

Je suis assis sur la quatrième chaise, enveloppé dans ma solitude, comme un vieux ver qui un beau jour ne peut plus sortir de son cocon de cheveux, ni voler. Et qui n'en a pas non plus envie.

Je ne regrette rien. *

Je suis le plus grand coiffeur du monde. Vous devriez me supplier à genoux de vous couper les cheveux. Vous devriez baiser mes mains soyeuses et m'ériger en statue, changer le nom de la Place de la Victoire en Place de la Coiffure, baptiser les boulevards avec des noms de coiffures. Tisser des tapis avec les cheveux que j'ai coupés et les installer à l'entrée des aéroports !

Je vous ordonne!

De mettre dans les sources de chaque rivière du savon à raser

pour que dans le monde il ne coule que de la mousse!

Savez-vous que les étoiles sont des gouttes de shampoing qui sautent lorsque je vous lave les cheveux ?

Pauvres malheureux !

Les petits matins sont mon rasoir, ils ne brilleraient pas pareil

si je ne l'affûtais pas avec le cuir du temps

criblé de trous noirs.

Je suis le plus grand coiffeur du monde. Et je ne regrette rien.

Traduit du roumain par Fanny Chartres

*En français dans le texte.



Matei CĂLINESCU

Portretul lui M.

Portrait de M.

Matei CĂLINESCU (Bucarest, 1934 – Bloomington, Indiana, USA, 2009), a fait des études d'anglais à la faculté de Philologie de l'Université de Bucarest avant de devenir assistant puis lecteur à la Chaire de littérature universelle et comparée de l'Université de Bucarest. Il publie entre 1964 et 1973 plusieurs ouvrages de critique, de théorie littéraire et d'essais, quelques plaquettes de poèmes et un petit roman qui deviendra un livre culte de l'époque poststaliniste. Il quitte la Roumanie en 1973 avec une bourse Fullbright et décide de rester aux USA. Il devient à partir de 1979 professeur puis professeur émérite de littérature comparée à l'Indiana University de Bloomington où il dirige un centre d'Études Roumaines – d'ailleurs le seul aux États-Unis. Ses ouvrages publiés outre-atlantique l'imposent comme étant un des plus importants théoriciens contemporains de la modernité et de la lecture. Jusqu'en 1989, il déploie une activité antitotalitaire dans le cadre de l'exil roumain. Après 2000, il s'établit en Roumanie, où il continue de publier, jusqu'à la fin de sa vie, des ouvrages de critique, de mémoires, de prose et d'essais.

Matthew's Enigma - A Father's Portrait of His Autistic Son est paru en 2009 aux éditions Indiana University Press.

Bibliographie sélective :

Titanul și geniul în poezia lui Eminescu, (Le Titan et le génie dans la poésie d'Eminescu), étude critique, Éditions Editura pentru literatură, Bucarest, 1964.

Conceptul modern de poezie: de la romantism la avangardă, (Le Concept moderne de poésie : du romantisme à l'avant-garde), étude critique, Éditions Univers, Bucarest, 1972.

Fragmentarium, essais, Éditions Dacia, Bucarest, 1973.

Tu: elegii și invenții, (Toi : élégies et inventions), poèmes, Iași, 2003.

Viața și opiniile lui Zacharias Lichter, (La Vie et les opinions de Zacharias Lichter), roman, Éditions Editura pentru literatură, Bucarest, 1969.

Cinci fețe ale modernității: Modernism, Avangarda, Decadența, Kitschul și Postmodernismul, (Cinq visages de la modernité : Modernisme, Avant-garde, Décadence, Kitch et Postmodernisme), étude critique, Éditions Univers, Bucarest, 1996.

A citi, a reciti. Către o poetică a (re)lecturii - cu un capitol inedit despre Mateiu Caragiale, (Lire, relire. Pour une poétique de la (re)lecture – avec un chapitre inédit sur Mateiu Caragiale), étude critique, Éditions Polirom, Iași, 2007.

Amintiri în dialog (Souvenirs dialogués) (en collaboration avec Ion Vianu), mémoires, Iași, 2005.

Despre Ioan P. Culianu și Mircea Eliade. Amintiri, lecturi, reflecții, (De Ioan P. Culianu et Mircea Eliade. Souvenirs, lectures, réflexions), essai, Éditions Polirom, Iași, 2002.

Portretul lui M., (Le portrait de M.), roman, Éditions Polirom, Iași, 2003.

Un fel de jurnal 1973-1981, (Comme un journal), Éditions Polirom, Iași, 2006.

Mateiu I. Caragiale: recitiri, (Mateiu I. Caragiale : relectures), essai, Éditions Biblioteca Apostrof, Cluj, 2007.

Eugène Ionesco: Teme identitare și existențiale, (Eugène Ionesco : Thèmes identitaires et existentiels), étude critique, Éditions Junimea, Iași, 2006.

Toute l'œuvre de Matei Călinescu est rééditée chez Polirom.

***Portretul lui M.*, (Portrait de M.),
Éditions Polirom, Iași, 2003.**

www.polirom.ro

**Droits détenus par : Polirom
(lucia.dos@polirom.ro)**

Un livre tout à fait à part, car il s'agit du récit terrible d'un père dont le fils Matthew (M.), autiste et épileptique, est mort à 25 ans. Une méditation sur l'incommunicabilité, la solitude et la mort mais aussi un traité non conventionnel sur l'autisme vu comme « maladie angélique », placée en dehors de l'humain. Cette biographie initiatique de la relation entre un père et un fils handicapé, fondamentalement inadapté à ce monde, est considérée sous toutes ses faces avec une lucidité analytique assortie d'un visible frisson métaphysique. Livrant un témoignage complet, le critique, théoricien et écrivain Matei Călinescu tente ainsi de rationaliser – et d'une certaine manière d'exorciser – une expérience limite que très peu de personnes sont capables d'extérioriser. Le livre rend la personnalité étrange et troublante de Matthew et parvient également à saisir avec acuité le milieu américain dans lequel les membres de cette famille durement éprouvée ont vécu.

Extrait

Quand je pense à lui, quand je passe en revue, dans un ordre aléatoire, les souvenirs que m'évoque tel ou tel recoin de la maison dans laquelle nous avons vécu, inséparables, pendant vingt-cinq ans, je me rappelle soudain son image, je devrais dire ses images, à différents âges, mais surtout les plus récentes. Sa présence, sa façon de se mouvoir, gauche, embarrassée, ses pas lourds qui faisaient craquer les marches en bois de l'escalier de notre maison si bien que lorsqu'il montait, je savais toujours que c'était lui, que ce ne pouvait être que lui sa manière de m'appeler quand il avait besoin de quelque chose en me disant au début plusieurs fois « *mom* » ou « *maman* », tout en sachant qu'il s'adressait à moi, et seulement au bout d'un certain temps et comme déçu « *dad* » ou « *papa* » (la *maman* étant la personne qu'il appelait toujours du plus profond de son être, avec cette syllabe primordiale, ce retour de la consonne labiale « *m* » qui inaugure le nom de la mère dans presque toutes les langues) sa manière de me parler, ménageant de longues pauses, cherchant ses mots qu'il ne trouvait pas ou difficilement, après l'équivalent de torturants balbutiements verbaux, ses frustrations qui finissaient d'habitude par un renoncement (« *Never mind* »), tout ceci à la fois m'apparaît aujourd'hui non seulement comme des symptômes de sa condition mais aussi comme des manifestations extérieures d'une sorte d'angélisme ou d'innocence essentielle, qui ne se laissent pas réduire à l'autisme diagnostiqué quand il était à l'école primaire. Il venait, de toute façon, d'un autre monde, avec un message que je ne pouvais pas déchiffrer, avec un mystère que je ne comprenais pas, sinon comme une lumière lointaine, rare, infiniment étrange dans sa discrétion. Des constructions post-mortem ? Peut-être. Mais c'est sa leçon, c'est ce qu'il m'a appris tardivement : la lumière quasi indiscernable qui l'enveloppait, l'affection qu'il attirait comme un aimant et dont il se réjouissait, en faisant la joie des autres. Je me rappelle qu'au moment où je l'ai appris frappé dans mon stupide orgueil paternel, dans mon arrogance impunie, dans mes rêveries grandioses pour l'avenir de mon fils, qui sont, en fait celles de tout père j'ai eu pendant un bon moment le fantasme de devenir moines tous les deux, de quitter le monde, de mener une vie monacale aux rituels sévères.

Traduit du roumain par Marily le Nir

Mateiu CARAGIALE

Craii de Curtea-Veche

Les Craïdons



Fils illégitime – mais reconnu – de Ion Luca Caragiale – un des classiques de la littérature roumaine – **Mateiu CARAGIALE** (Bucarest, 1885 – Bucarest, 1936) a vécu une existence corsetée par le complexe œdipien du bâtard. Tempérament bovaryste et excentrique, à l'esprit fugueur et obsédé par des chimères généalogiques nobiliaires, il s'est structuré sous les doubles traits d'un dandy en décalage avec son époque et d'un personnage énigmatique, compensant ainsi son échec social. L'œuvre littéraire, très restreinte mais dotée d'une postérité critique et romanesque hors du commun comprend une nouvelle décadente, un microroman, une intrigue policière demeurée, semble-t-il, inachevée, un volume de sonnets héraldiques posthume, une correspondance privée et un journal intime dont peu de pages ont été sauvées. Marié à 38 ans à une aristocrate célibataire de 25 ans son aînée, Mateiu devient dans les dernières années de sa vie le « senior » d'un petit domaine de la Plaine du Danube. En tant qu'écrivain, il a créé un style et un mythe qui ne cessent d'intriguer et de fasciner.

***Craii de Curtea-Veche, (Les Craïdons),*
Éditions Fundației Culturale Române,
Bucarest, 1995.**

Oeuvre entrée dans le domaine public

Livre culte de la littérature roumaine dont les meilleurs lecteurs récitent de mémoire des passages entiers, ce roman aux airs de poème et à la postérité littéraire hors du commun est considéré par les critiques comme étant le chef-d'œuvre de l'esthétisme et du balkanisme roumains. La langue à nulle autre pareille – mélange raffiné d'argot oriental et de style élevé volontairement archaïsant – emporte le lecteur dans son atmosphère crépusculaire d'une Bucarest élevée au rang de mythe, ville autant aimée que détestée. Comme dans une descente *ad infernos*, les quatre héros se laissent prendre au vice de la vie nocturne d'une Capitale décadente qu'ils transfigurent cependant, dans une fugue aux accents bovarystes, en se plongeant dans des rêveries généalogiques et en s'initiant aux arcanes du « très-cher passé ». Effigie d'une identité damnée, profondément leurrée et trouvant ses compensations dans l'imagination, comparé par certains commentateurs au *Guépard* de Lampedusa, *Craii de Curtea Veche* est également un roman emblématique des fantasmes et des complexes d'une culture se trouvant aux « Portes de l'Orient ».

Bibliographie sélective :

Remember, nouvelle, Éditions Cultura Națională,
Bucarest, 1924.

Craii de Curtea-Veche, (Les Craïdons), roman,
Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1929.

Sub pecetea tainei, proză,
Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1931.

Pajere, versuri,
Éditions Cultura Națională, Bucarest, 1936.

Mateiu I. Caragiale. Dosar al existenței. Un personaj,
Éditions Muzeului Literaturii Române,
Bucarest, 1979.

Extrait

Elle vivait encore, mais dans l'oubliance, la célèbre Sultana Negoianu ; comme incarnation seconde, fruit d'un sortilège, elle avait été contrainte à se survivre, la fière amazone qui en peu d'années était parvenue, et ce n'était alors pas chose aisée, à scandaliser, par sa luxure, les principautés encore désunies. Je connaissais son passé, l'énigme du troublant sourire de son portrait m'avait donné envie de l'étudier – le tumultueux passé qui avait ployé de honte le nom de la grande lignée dont elle demeurait l'unique et dernière descendante – je l'avais étudié comme si j'avais su qu'un jour viendrait pour moi l'occasion de le raconter. Elle avait été élevée à Genève et à Paris d'où elle était rentrée au pays à l'âge de seize ans avec des modes et des manières qui avaient étonné et suscité le murmure. Sa dot imposante avait convaincu le grand Gouverneur Barbu Arnoteanu de fermer les yeux et de lui demander sa main. Ce fut une union courte et agitée ; encore allaitant le garçon qui deviendrait le Maiorica que l'on connaît, elle avait fui avec un rien du tout en Moldavie où, comme à Bucarest, le tout Iași l'avait admirée, ondoyant, infatigable dans les bals ou passant, fière, au galop de son cheval, suivie d'une nuée d'adorateurs. Pour persuader le mari abandonné de consentir à faire séparation, elle lui avait offert deux domaines et s'était ensuite mariée avec l'ancien grand-chancelier Iordake Canta, prince russe et candidat malheureux au trône de Moldavie ; union encore moins destinée à perdurer : la vie avec un époux avare et jaloux dans la sauvage solitude du relais de Pandina, perdu dans les forêts profondes des berges du Prut, ne pouvait rien avoir d'enchanteur aux yeux de la folâtre Sultana qui, aussitôt relevée d'avoir mis au monde une fillette, Pulcheria, était partie, en cachette et sans pensée de retour, à Bucarest. Au prix de deux autres domaines elle s'était trouvée derechef la bride sur le col ; elle n'avait plus l'intention de se le laisser brider. Et elle avait vécu. Tout aussi généreuse de son corps que de ses biens, comme en proie à la furie dévorante d'une rage, elle se l'était laissé saccager, impériale et toujours et encore insatiable, elle l'avait souillé jusques avec des mâtons. Je m'en tiens à noter le rapport entre ce vice et la folie, du reste loin d'être moment isolé, qui n'avait pas tardé à fuser. Un matin de l'automne 1857, elle avait été trouvée errante, cheveux défaits et dévêtue à Herăstrau sur les rives du lac. Ah ! oui, j'étais bien obligé de le reconnaître : en me disant que si je voulais un vrai sujet de roman il me faudrait aller auprès des vrais Arnoteanu, Pirgu ne m'avait pas trompé.

Traduit du roumain par Laure Hinckel



Petru CIMPOEȘU

Simion Liftnicul.
Roman cu înger și moldoveni

Saint Siméon Liftier. Roman avec anges et Moldaves

Petru CIMPOEȘU (Vaslui, 1952) a travaillé comme ingénieur dans l'industrie pétrolière et après 1990 a occupé divers postes dans l'administration culturelle roumaine. Il est considéré, parmi les auteurs publiant à partir des années 80, comme un des romanciers roumains les plus appréciés. Il ne connaît la véritable consécration qu'avec la publication du roman *Saint Siméon Liftier*, déjà publié dans plusieurs pays européens. La narration faite d'éléments satiriques et parodiques mêle, sous la plume de ce conteur-né, le réalisme quotidien et le fabuleux, le métaphysique et l'ironie, dans une structure postmoderne complexe et attractive. Il a publié jusqu'à présent plusieurs volumes de récits et quelques romans, bien reçus par la critique.

Saint Siméon Liftier est paru ou à paraître chez Icaria en Espagne, Dybbuk en République Tchèque, Colibri Publishers en Bulgarie, Znanje Publishing House en Croatie et Alberto Castelvechi Editore en Italie.

Bibliographie sélective :

Amintiri din provincie, (Souvenirs de province) récit, Éditions Junimea, Iași, 1983.

Firesc, (Naturel), roman, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1985.

Erou fără voie, (Héros malgré lui), roman, Éditions Plumb, Bacău, 1994.

Un regat pentru o muscă, (Un Royaume pour une mouche), Éditions Axa, Botoșani, 1995.

Povestea marelui brigand, (L'Histoire du grand brigand), roman, Éditions Dacia, Cluj, 2000.

Simion Liftnicul. Roman cu îngeri și moldoveni, (Saint Siméon Liftier. Roman avec anges et Moldaves), Éditions Compania, Bucarest, 2001.

Christina Domestica și Vânătorii de suflete, (Christina Domestica et les chasseurs des âmes), roman, Éditions Humanitas, Bucarest, 2005.

Nouă proze vechi. Ficțiuni ilicite, (Neuf récits anciens. Fictions illicites), prose, Éditions Polirom, Iași, 2008.

***Simion Liftnicul. Roman cu îngeri și moldoveni*,
(Saint Siméon Liftier. Roman avec anges et
Moldaves), Éditions Compania, Bucarest, 2001.**

www.compania.ro

**Droits détenus par : Polirom
(lucia.dos@polirom.ro)**

Le roman trace, avec cette chronique d'un immeuble dans un bourg de l'est du pays, une image mémorable de la Roumanie de l'après communisme. Donnant à l'anecdote et à la satire sociale leurs lettres de noblesse dans un récit allégorique ingénieux, plein de verve bonhomme et d'humour, Cimpoeșu surprend une faune humaine d'une diversité déconcertante et d'un pittoresque à part. Les espérances messianiques surgies après 1989 dans la vie des petites gens tourmentés par les ennuis quotidiens, nostalgiques de la stabilité de l'époque de Ceaușescu et déroutés par une liberté à laquelle ils ne sont pas préparés trouvent leur correspondant symbolique dans le liftier Siméon, faiseur de miracles dont l'identité renvoie à ces ascètes stylites des premiers temps du christianisme. Un livre fabuleux, une parodie métaphysique irrésistible et une méditation ironique sur l'identité d'un monde roumain à la dérive.

Extrait

Le jour où Dieu prit sa résolution suprême, la Roumanie était un pays en piteux état. Deux ans avaient passé depuis la révolution et toujours rien. Les journaux annonçaient que le taux de chômage était en hausse constante, tout comme l'inflation, en revanche le PIB et la productivité accusaient une baisse vertigineuse. Comme le niveau de vie. Que faire ? Les dirigeants du pays ne le savaient pas, ils passaient leurs journées à se disputer. Le gouvernement semblait vivre la plupart du temps en état d'ébriété. D'ailleurs, monsieur Elefterie avait déjà fait remarquer autrefois qu'afin de punir le peuple roumain pour ses péchés, Dieu n'avait pas besoin de lui faire tomber dessus du soufre enflammé, ou des grenouilles galeuses, ou des nuées de sauterelles ou d'autres plaies, que sais-je, comme chez les Égyptiens. C'était déjà bien assez qu'il l'ait gratifié de dirigeants stupides. Mais entre temps, les choses avaient un peu changé, et Dieu avait décidé d'aider le peuple à surmonter les difficultés de la transition. Il fallait prendre des mesures d'urgence. Il fallait qu'il leur donne, non du pétrole, comme il en a donné aux Arabes – on dirait un fait exprès, là où il y a un Arabe, il suffit de creuser et on tombe sur du pétrole – ni des inventions, comme aux Japonais. Ni des voitures, comme aux Américains. Non, aux Roumains il fallait leur donner carrément de l'argent. Comme ça, c'était plus simple. Avec de l'argent, on peut acheter n'importe quoi. Si bien que Dieu a décidé d'envoyer Ion Stoica sur terre. À vrai dire, il l'y avait envoyé depuis un certain temps déjà, à l'époque de la dictature communiste, mais c'est maintenant seulement qu'il lui confiait la mission de résoudre le problème. Malheureusement, monsieur Elefterie n'avait pas cru d'emblée à ce miracle, bien que tout le monde en eût parlé, et quand il y a cru, c'était trop tard ! Il allait dire lui-même quelques années après :

– Hum ! peuple chrétien ?... Vous parlez d'un peuple chrétien ! S'il avait été chrétien, ce peuple, il n'aurait pas couru jusqu'au dernier porter son argent à Ion Stoica, à la *caritas**, chacun aurait continué à s'occuper de ses propres affaires, de ses propres soucis.

Mais ceci ne se passera que quelques années plus tard, le troisième jour du mois d'octobre, quand, parce que l'ascenseur était resté coincé, monsieur Elefterie devra monter par l'escalier les cinq étages jusqu'à son studio. La veille, sa voisine du même étage, madame Vavila, aura collé sur les murs du palier toutes sortes de photos en forme d'icônes, découpées aux ciseaux dans divers magazines, qui représentaient notre Seigneur Jésus Christ et la Mère de Dieu, l'enfant dans les bras, et qui occasionneront les remarques critiques ci-dessus.

Traduit du roumain par Marily le Nir

* Jeu pyramidal très en vogue dans les années 1990.

Radu COSAȘU

Supraviețuirile

Les Survivances



Romancier, reporter, scénariste, journaliste sportif et ciné-ophile, **Radu COSAȘU** (Bacău, 1930) est un des écrivains roumains contemporains les plus appréciés. Né en province dans une famille juive de la classe moyenne, il devient bucarestois à l'âge de deux ans – pour toujours. Adolescent, il tombe, par antifascisme, victime de l'utopie communiste qu'il sert dès lors avec enthousiasme dans ses écrits de jeunesse dont il s'est ensuite distancié... en riant et en appliquant à soi-même une thérapie d'observation critique en plus de 20 titres. Son œuvre la plus importante demeure le cycle de nouvelles (en six volumes) intitulé *Les Survivances*, publié entre 1973 et 1989 et repris, sous forme d'un montage chronologique, après 2000. Il a été rédacteur de la revue *Cinema* et en 1993, il devient le cofondateur de l'hebdomadaire culturel *Dilema* où il signe la rubrique « De la vie d'un extrémiste du centre ». Il est le détenteur de nombreuses distinctions importantes attribuées pour sa littérature qui a fait école après 1989, sa côte étant très élevée, toutes générations d'écrivains et de lecteurs confondues.

***Supraviețuirile*, (Les Survivances)**

Droits détenus par : Pro (www.editurapro.ro)

Bibliographie sélective :

- Maimuțele personale*, (Les Singes personnels), roman, Éditions Polirom, Iași, 1968.
- Supraviețuiri*, (Les Survivances)
- Rămășițele mic-burgheze*, (Dépouilles petites-bourgeoises), Éditions Pro, Bucarest, 2002.
- Armata mea de cavalerie*, (Mon Armée de cavalerie) Éditions Pro, Bucarest, 2003.
- Logica*, (La Logique), Éditions Pro, Bucarest, 2004.
- Pe vremea când nu mă gândeam la moarte*, (À l'époque où je ne pensais pas à la mort), Éditions Pro, Bucarest, 2005.
- Gărgăunii*, (Les Lubies), Éditions Pro, Bucarest, 2006.
- În jungla unui bloc de gheață*, (Dans la jungle d'un bloc de glace), Éditions Polirom, Iași, 2007.
- Mătușile din Tel-Aviv*, (Les Tantes de Tel-Aviv), Éditions Impex, Bucarest, 1993.
- O supraviețuire cu Oscar*, (Survivre avec Oscar), Éditions Hasefer, Bucarest, 1997.
- Autodenunțuri și precizări*, (Autodénonciations et précisions), Éditions Hasefer, Bucarest, 2001.

Conçues de manière originale, à la manière d'un puzzle autobiographique dont les pièces seraient de dimension et de forme variables, *Les Survivances* constituent un projet narratif unique dans la littérature roumaine des années du communisme : ici s'imbriquent des confessions tendres, critiques et ironiques dont la cible n'est que lui-même, le jeune juif bucarestois, petit bourgeois et antifasciste devenu après 1945 militant communiste mais revenu, à l'heure de la maturité, du fanatisme de sa jeunesse révolutionnaire et prenant à cœur de le dévoiler avec humour, dans tout son dépouillement. Le anti-héros Oscar Rohrllich dont l'éducation sentimentale est suivie dans ces pages autobiographiques a les enthousiasmes, les naïvetés et les gaucheries génératrices de gaffes d'un Chaplin de la « lutte des classes ». Les textes « proustiens » et « autofictionnels » de Cossașu ont quelque chose de l'ironie d'un Kundera et leur frivolité mozartienne n'est qu'un moyen d'exorciser de façon humaine trop humaine l'Utopie contaminant tout : les lectures, les sentiments, les gestes. Le monde politique et littéraire des années 1940 et 1950 est ainsi ressuscité et commenté avec le charme d'un écrivain spirituel et virtuose.

Extrait

Première *autodénonciation*

Je suis de métier nouvelliste ;

je suis un homme mûr – je reconnais que je suis encore puérile et je désire le rester ;

je suis un hypocondriaque – dans le bon sens du mot, c'est-à-dire un perfectionniste de la santé, journallement contrarié ;

je suis libre penseur, capable de prier devant n'importe quelle église, mosquée, synagogue et même devant le temple de la Raison consacré par la Révolution française ;

philosophiquement, je suis un matérialiste dialectique recherchant depuis des années – avec un succès croissant – une synthèse avec l'agnosticisme ;

en gros, au plan politique, je suis un antifasciste, bloqué sur le bolchevisme entre les années 1946 et 1956 ; les 40 années suivantes – sans faire de cette opération un spectacle médiatique mais seulement un exercice de la nouvelle – je me suis débloqué dans le

caragialisme*, la seule politique européenne pour un bucarestois conscient de descendre des *Moments*, ce livre « dont personne n'a dit un mot alors que c'est un livre européen »

comme a déclaré, avec un aplomb divin, son auteur ;

en détail, au plan politique, dans la Roumanie d'aujourd'hui, je ne suis ni de droite ni de gauche, ni équidistant mais aussi distant que possible, je n'entre pas dans les détails, il suffira de vous dire que, pour cette raison, je suis considéré comme un caractère à la « pensée molle ».

À part les inaccessibles – Tolstoï, Dostoïevski, Kafka, Proust, Thomas Mann – j'aime d'un amour fraternel des écrivains mineurs, Scott Fitzgerald, Edgar Lee Masters, Ionesco, Babel et ce José Augustin Goytisolo, poète catalan décédé récemment en tombant par la fenêtre, alors qu'il tentait d'arranger les rideaux (version de la famille), mais qui aurait pu coucher sur le papier : « L'écriture m'a aidé à vivre, à être joyeux au milieu de ce désastre, de la misère réelle et morale ».

Je ne supporte pas les *mysticoïdes*, ceux qui peuvent écrire : « L'homme bon s'élève vers Dieu, l'homme intelligent s'égare dans le labyrinthe de sa propre pensée » ;

je crois qu'être bon et intelligent est la synthèse suprême, dont la mise en pratique est tout aussi difficile que celle de la devise sous laquelle je vis : « Prends tout au tragique mais rien au sérieux ». À cause d'elle, j'apparais comme un personnage ludique dans tous les avis préconçus ; je n'en souffre pas, je ne m'y oppose pas.

Je fais encore confiance au *gardenal* qui me fait du bien, ce qui me disqualifie aux yeux de ceux qui sont plus sains qu'intelligents – déséquilibre plus grave qu'on ne croit ; je suis un anxieux de plein droit, étant donné que je vis dans une époque où la confession est valable seulement comme dénonciation de soi, et la prière, comme note informative.

(Extrait de l'essai autobiographique *Autodenunțuri și precizări*, (Autodénonciations et précisions) éditions Hasefer, Bucarest, 2001)

Traduit du roumain par Laure Hinckel

*Du nom du dramaturge Ion Luca Caragiale.



Ioana PÂRVULESCU

Viața începe vineri

La vie commence vendredi

Ioana PÂRVULESCU (Brașov, 1960) est actuellement journaliste à l'hebdomadaire *România literară*, coordonnatrice de la collection de littérature « Cartea de pe noptieră » (Le livre de chevet) aux éditions Humanitas. Également maître de conférence à la Faculté de Lettres de l'université de Bucarest où elle enseigne la littérature roumaine depuis deux décennies. Dans les années 80, elle a participé aux cénacles littéraires étudiants de la section de Philologie de l'université de Bucarest et a participé à l'écriture d'un roman collectif demeuré inédit. Elle déploie une intense activité de critique littéraire et d'essayiste dans la presse culturelle. Elle débute en 1990 avec un recueil de poèmes mais elle s'impose avec plusieurs essais d'histoire littéraire, ouverts sur l'histoire des mentalités et de la vie privée, bien informés et surtout écrits selon une recette « critifictionnelle » très reconnaissable et particulièrement appréciée par les lecteurs. Ioana Pârvulescu est l'auteur de manuels scolaires et de traductions d'Angelus Silezius et de Maurice Nadeau. Elle a écrit également plusieurs romans mais n'a choisi d'en publier un qu'à partir de 2009.

Bibliographie sélective :

Lenevind într-un ochi, (Paressant dans un œil), vers, Éditions Eminescu, Bucarest, 1990.

Alfabetul doamnelor (L'Alphabet des dames), critique littéraire, Ed. Crater, Bucarest, 1999.

Prejudecăți literare (Les Préjugés littéraires), théorie et critique littéraire, Ed. Univers, „Excellens”, Bucarest, 1999.

Întoarcere în Bucureștiul interbelic, (Retour dans la Bucarest de l'entre-deux-guerres), essai, Ed. Humanitas, Bucarest, 2003.

În intimitatea secolului 19, (Dans l'intimité du 19^{ème} siècle), Ed. Humanitas, Bucarest, 2005.

De ce te iubesc. Paradoxurile iubirii în poezia lumii, (Pourquoi je t'aime. Les paradoxes de l'amour dans la poésie mondiale), anthologie, Ed. Humanitas, Bucarest, 2006.

În țara Miticilor. De șapte ori Caragiale, (Au pays des Mitică. Sept fois Caragiale), Ed. Humanitas, Bucarest, 2007.

Întoarcere în secolul XXI, (Retour vers le XXIème siècle), Éditions Humanitas, Bucarest, 2009.

Viața începe vineri, (La vie commence vendredi), roman, Éditions Humanitas, Bucarest, 2009.

***Viața începe vineri*, (La vie commence vendredi),
Éditions Humanitas, Bucarest, 2009.**

www.humanitas.ro

**Droits détenus par : Humanitas
(gabriela.niculae@humanitas.ro)**

Astucieuse fiction « rétro » sur la *high life* bucarestoise de l'année 1897, mêlant avec bonheur une intrigue policière et une reconstitution historique pleine de charme de l'atmosphère de la capitale roumaine fin de siècle. Menée avec habileté, ingéniosité et suspens, l'action se déroule sur 13 jours seulement, du vendredi 19 décembre à la saint Sylvestre et parvient à retenir dans ses filets tout l'univers de l'époque : le monde de la presse et de la politique, celui de l'aristocratie et de la petite bourgeoisie autochtones mais aussi le cadre européen. Un grand nombre de personnages que l'on croirait tirés d'un film d'époque traverse les pages du roman. L'ironie finale, l'élégance ludique et la rigueur classique de l'écriture, la précision d'horloger de la composition et la volupté complice à l'œuvre pour recycler des codes désuets font de ce roman de Ioana

Extrait

« Si me revient le très grand honneur d'ouvrir le premier la fenêtre sur l'avenir, dit notre hôte, alors voici ce que je vois : d'ici un ou deux ans, avant que nous changions de siècle, « la dame de fer » sera détruite. Du moins je l'espère ! »

Avant la 24^{ème} heure du dernier jour de l'année 1897, soit avant la première heure du premier jour de l'année 1898, Marioara avait proposé un jeu de société : que chacun fasse une prédiction – cela remplacerait les billets cachés dans la traditionnelle galette dont tout le monde était blasé. (Marioara m'avait avoué que son feuilleté avait brûlé). Des prévisions, donc. Il était possible d'aller aussi loin qu'on voulait. L'idée de faire une petite pause avant le rôti fut approuvée à l'unanimité. (...) Ainsi furent inscrits sur de petits billets des nombres allant de 1 à 16 puis ils furent mélangés dans le chapeau de Peppin Mirto, pour tirer au sort l'ordre des interventions. Le chapeau et le hasard décidèrent que monsieur Hristea Livezeazu serait le premier, et Dan Crețu le dernier. Les autres, comme ils voulaient, mais ils furent nombreux à user du droit de s'abstenir, soit par crainte, soit pour d'autres raisons, difficiles à éclaircir.

Procopiu, qui était le second, avait déjà préparé une vague réponse sur le bel avenir de la gazette *Universul*, mais lorsqu'il entendit Hristea Livezeazu souhaiter voir tomber « la dame de fer », autrement dit, *la tour Eiffel*, il sentit qu'il était de son devoir de publiciste d'intervenir. Levé, à l'instar du premier orateur – alors que ses souliers le contraignaient plutôt à rester assis –, il sollicita la permission de commettre une impolitesse et de contredire l'honorable maître de maison.

« La Tour Eiffel résistera à tous les siècles. Il y aura tou-jours plus de gens qui la visiteront. Celui qui dira Paris dira Tour Eiffel, celui qui dira Tour Eiffel dira Paris. »

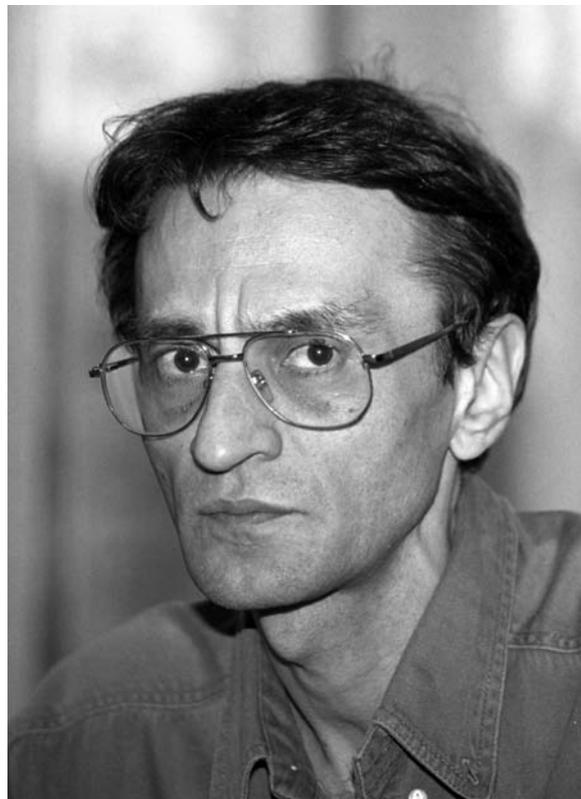
Encouragé par le sourire de madame Livezeazu, qui s'opposait toujours à l'avis de son conjoint, il continua : « Elle résistera au moins le temps que tiendra la Statue de la Liberté de New York, qui... dont la partie métallique a aussi été travaillée par lui... Monsieur Gustave Eiffel est un génie de l'acier, tout le monde le sait. Il est vrai que l'affaire du canal de Panama, tellement exagérée par les gazettes, même chez nous, a quelque peu écorné la réputation de monsieur l'ingénieur. Mais il est bien loin le temps où un écrivain sans grands livres, tel que l'est actuellement ce Léon Bloy, qualifiait la tour de « lampadaire tragique », tandis qu'un écrivain meilleur, mais un peu excentrique selon mon goût, *monsieur** Huysmans, la décrivait, que mesdames et mesdemoiselles me pardonnent, comme un suppositoire criblé de trous !

Traduit du roumain par Fanny Chartres

* en français dans le texte

Răzvan PETRESCU

Grădina de vară Le Jardin d'été



Răzvan PETRESCU (Berești, 1956) a fait des études de médecine à Bucarest, conclues en 1982. Dans la deuxième moitié des années 80, il fréquente le Cénacle « Universitas » de l'université de Bucarest. Il entre en littérature grâce à l'anthologie *Desant'86*. Il renonce en 1990 à l'exercice de la médecine et travaille un temps à la rédaction des revues culturelles *Cuvîntul* et *Amfiteatru*. Il devient rédacteur d'édition chez Litera en 1993. À partir de 1995, il devient rédacteur en chef du Groupe éditorial ALL et depuis 2004 il est rédacteur d'édition à Curtea Veche Publishing. Răzvan Petrescu est considéré comme un des meilleurs auteurs de nouvelles grâce à la gamme très étendue de ses registres narratifs : du néoréalisme à la farce absurde et de la parabole à la parodie. Certains de ses textes ont été portés à la scène et ont reçu un accueil favorable de la critique et du public. Ses recueils de nouvelles et ses pièces de théâtre ont été récompensés par des distinctions littéraires prestigieuses attribuées par des organisations culturelles roumaines.

***Grădina de vară*, (Le Jardin d'été), nouvelles,
Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1989.**

www.cartearomaneasca.ro

Droits détenus par Razvan Petrescu.

Les nouvelles du présent recueil sont les morceaux de choix de l'un des auteurs roumains contemporains les plus doués dans l'art de la nouvelle. Ce qui caractérise le plus l'écriture de Răzvan Petrescu, c'est – en plus de la précision infinitésimale, chirurgicale du discours narratif – le naturel et l'authenticité avec lesquels il fait glisser le réalisme quotidien dans la parabole livresque, la farce absurde de type Hrabal ou un genre fantastique énigmatique et inquiétant. L'art qui est le sien dans le découpage de séquences d'oralité pure constitue sans aucun doute un autre atout significatif de ce prosateur polymorphe et souple – un regard plein d'acuité porté sur l'humain, un observateur qui joue à merveille sur le fil entre gravité et ironie supérieure, entre drame et carton pâte. Dans un regard pince-sans-rire mais avec des instruments très fins, cet écrivain explore les ressorts énigmatiques de l'existence. Dans une époque d'apparente dictature du roman, Răzvan Petrescu joue son va-tout sur l'avenir de la nouvelle.

Bibliographie sélective :

Grădina de vară, (Le Jardin d'été), nouvelles, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1989.

Eclipsa, (L'Éclipse), nouvelles, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1993.

Într-o după-amiază de vineri, (Par un vendredi après-midi), nouvelles, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1997.

Foxtrot XX, articles et journal, Éditions Cartea Românească, București, 2008.

Extrait

« Monsieur le procureur, je suis innocent. . .

– Mais oui, bien sûr, c'est ce qu'on dit toujours. . . » Enfoncé dans son fauteuil, le magistrat se rongea les ongles et regardait dans le vide. La plume du greffier courait sur le papier. D'un bond je fus près de lui et lui saisis le bras.

« Qu'est-ce que vous faites là? Je n'ai même pas commencé. . .

– Je sais très bien ce que tu vas dire. Vous racontez tous la même histoire, grogna le greffier en dégageant son bras. Voyou, va ! » Le juge tapa quelques coups de son marteau sur la plaque de cristal qui recouvrait le bureau pour nous rappeler à l'ordre. Au troisième coup, il réussit à la briser. Maintenant il avait une étoile sur son bureau.

« Voyez-vous, » dis-je très vite, « au début les choses n'allaient pas trop mal. . . Tant qu'il n'y avait que nous trois. Ma mère, mon père et moi. Nous vivions en bordure de . . . » Le juge appuya son menton sur son poing et me regarda d'un air ennuyé. Par les fenêtres de la chancellerie on apercevait les branches des arbres d'en face. Le ciel respirait avec difficulté, on voyait ses côtes bleues se dilater. Il finit par cracher le disque ensanglanté du soleil. Qui retomba dans la paume ouverte de la ville et le jour se leva.

Le juge bâilla.

« Vous habitez où? Montrez-moi sur la carte.

– Là, dis-je, en montrant de la main quelque part vers le centre d'un planisphère jauni, accroché au mur.

– Là c'est l'Afrique, marmonna le greffier. Je l'ai ignoré et me suis retourné vers le magistrat.

– C'était un sentiment spécial. Rien que nous trois, en bordure de ce champ infini. . . Des fois, ça faisait un peu étrange, comme si. . . » Je m'arrêtai, conscient qu'ils ne m'écoutaient pas. Bien que ce fût comme ça que tout avait commencé. La plume du greffier grinçait sans arrêt, il devait avoir deux phrases d'avance sur moi. Vraisemblablement, j'étais censé y coller d'aussi près que possible.

« Est-ce que je dois relater aussi exactement que possible ce qu'il est en train d'écrire?

– C'est comme vous voudrez.

– Mais il écrit plus vite que je ne parle. Je crois qu'il a déjà quatre phrases d'avance sur moi. Juridiquement parlant, la méthode me semble plus que bizarre.

– Pas à moi », dit le procureur.

J'avalai ma salive et ne dis rien.

« Donc, jusqu'à la naissance de mon frère nous vivions dans une certaine harmonie. Là où l'on s'est trompé, c'est que personne ne l'a jamais pris au sérieux. . .

– Ils faisaient quoi, vos parents ? » Pour un juge d'instruction, il était plutôt sympa. Et sa tête me disait quelque chose. Je l'avais peut-être croisé dans la rue, chez le traiteur, que sais-je. Ou alors au concert. En tout cas, on m'avait prévenu qu'il était inutile de lui refiler de l'argent, il refusait. On s'amusait sur son compte. Il était honnête. Pourquoi il était honnête, personne n'aurait pu le dire, c'était comme ça. Le matin, quand il allait au travail, on faisait des grimaces dans son dos. En se tordant de rire. »

Extrait de *Farsa* (La Farce) in *Grădina de vară*, (Le Jardin d'été)

Traduit du roumain par Luminița Brăileanu



Răzvan RĂDULESCU

Teodosie cel Mic

Théodose le Petit

Răzvan RĂDULESCU (Bucarest, 1969) est diplômé de la Faculté de Langues étrangères et de la section Régie d'Opéra de l'Académie de Musique de Bucarest. Il a été membre du cénacle « Universitas », conduit par Mircea Martin. Entre 1991 et 1994, il devient leader d'opinion dans le Cénacle « Central » et ensuite dans le cénacle « Litere » conduit par le poète et romancier Mircea Cărtărescu. Il est co-scénariste des films de Cristi Puiu « Marfa și banii », « La mort de Monsieur Lăzărescu ». Il écrit, en collaboration avec Cristi Puiu le scénario du film de Lucian Pintilie « Niki et Flo » et le scénario du film de Didi Danquart « Offset ». Il est, par ailleurs, un des romanciers les plus doués de ces deux dernières décennies. Dans ses écrits d'une virtuosité peu commune, le faste visionnaire et cru est doublé d'une ironie tragique. L'hyperréalisme s'allie à l'absurde fantastique et à la métafiction parodique. L'épopée, à l'utopie négative.

**Răzvan RĂDULESCU, *Teodosie cel Mic*,
(Théodose le Petit), éditions Polirom, Iași, 2006.**

www.polirom.ro

**Droits détenus par : Polirom
(lucia.dos@polirom.ro)**

Bibliographie sélective :

Închipuita existență a lui Raul Rizoiu (L'existence imaginaire de Raul Rizoiu), nouvelle, dans anthologie *Tableau de famille* du Cenacle « Litere », Éditions Leka Brâncuși, Bucarest, 1995.

Viața și faptele lui Ilie Cazane, (La Vie et les actes d'Ilie Cazane), roman, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1997

Teodosie cel Mic, (Théodose le Petit), roman, Éditions Polirom, Iași, 2006.

Un régal non seulement pour les enfants et le public raffiné, mais aussi pour ceux qui aiment les récits à tiroir. D'une virtuosité narrative diabolique, ce roman est fait d'appétit fabuliste – digne des maîtres du genre, de Poe et Lewis Carroll à Michael Ende et Peter Beagle – et parcouru d'un souffle parodique soutenu par la structure d'une construction mirobolante : création de l'esprit d'un enfant malade qui rêve, ou tentative de l'Auteur adulte de récupérer l'imaginaire enfantin, ce roman est une utopie négative et une parabole fantasque dans laquelle les pouvoirs de la fiction sont mobilisés contre ceux de la mort. Les registres sont des plus divers : de la parodie du style épistolaire et conspiratif du 19^{ème} au pastiche de la langue de bois totalitaire, du recyclage du roman d'aventure à la Alexandre Dumas père à la polyphonie ludique et postmoderne, et de la froideur cinématographique au parler jovial et cynique : du grand art et de la fantaisie. Démarrant lentement, avec faste et cérémonie, l'histoire accélère son rythme, culminant avec un dévastateur combat des Titans sur fond d'apothéose aux accents élégiaques.

Extrait

Là, Michatmichien devenait mélancolique, tendait les mains en avant et, le regard perdu dans le vide, se mettait à pérorer :

– Mon bien-aimé Théodose, sache que ce lac était éclairé d'en bas par les bons soins des poissons, autrefois créatures beaucoup plus vives que de nos jours, et particulièrement bavardes. Je me souviens surtout d'un d'entre eux, très réputé à la cour pour son art de la persuasion. Au fil du temps, en ce royaume, les poissons donnèrent les meilleurs orateurs, et les plus fougueux. Y'avait ces fameux conseils, où l'on débattait des affaires d'État en tous genres, et même que les poissons montaient à la tribune, brillants, aux gestes tranchants, pour y dire des choses fort intelligentes, ben oui, fort intelligentes. Qu'est-ce que je disais déjà ? C'est ça ! le lac. Et sur ce lac croisaient des bateaux, longs ou ventrus, selon que vous vouliez traverser et rejoindre les contrées d'outre-lac, ou simplement vous balader. Des bateaux éclairés de lampions multicolores, leurs capitaines à la barre, moustachus, en uniforme aux galons argentés, hélas, c'était le bon temps ! Et l'on y savait faire la bringue ! Vous n'aviez qu'à enjoindre au capitaine d'accoster, y'avait des pontons et autres débarcadères en-veux-tu-en-voilà, et vous descendiez ou bien à la rivière de sel, du côté du ponant, au pays des Fourmis bistrées, ou bien vers la Tour du levant, chez les Fourmis vertes, quand vous ne poussiez pas carrément jusqu'à l'autre rive, là où commencent les hautes collines, puis les montagnes, et que vous vous y régalez de pommes et de raisins des vergers. Un trajet spécial consistait à longer cette rive-là, jusqu'à la baie de la Fraiseraie. Puis vous demandiez au capitaine de virer de bord, et les revoilà défilant, sur votre droite, les débarcadères et les pontons, et vous de regagner le royaume, heureux, à l'abri. Juge maintenant, pour voir, mon bien-aimé Théodose, de ce qui reste encore de tout cela : les lumières sous la surface du lac se sont éteintes, les poissons se sont retirés dans leurs grottes tout au fond de l'eau, frappés de mutisme, à peine si l'un d'eux daigne, de loin en loin, m'adresser la parole – et je suis, je t'assure, quelqu'un de respecté dans le coin. Les bateaux de plaisance tombent en rouille à l'ancre, les débarcadères sont tout pourris, et les fourmis retournèrent sauvages, surtout les bistrées, mais les vertes aussi, car elles ne font qu'un seul et même peuple, sous la même administration ; quant à l'autre rive, j'ai presque peur de t'en parler, mais en tout cas, je peux te garantir que ni les pommes, ni le raisin n'y sont plus des denrées faciles à dégoter. Vraiment, je te plains, Théodose, héritier malchanceux d'un royaume en si piteux état.

Traduit du roumain par Dominique Ilea

Doina RUȘTI

Lizoanca la 11 ani

Lizoanca à 11 ans

Née dans un village du sud de la Roumanie, dans une famille d'enseignants ayant eu à beaucoup souffrir de la répression staliniste, **Doina RUȘTI** est diplômée de la Faculté de Lettres de Iași dans les années 1980 et elle est aujourd'hui professeur à la Faculté du film et spécialiste de la théorie des symboles. Elle est l'auteur d'un grand nombre d'ouvrages de spécialité (dictionnaires, encyclopédies) et a participé à la réalisation de plusieurs manuels scolaires de langue et littérature roumaines. Elle s'est affirmée ces dernières années en tant que romancière de premier plan, efficace et prolifique et dont les titres ont remporté les suffrages de la critique et du public. Elle a aussi publié des contes, des récits et des nouvelles dans des revues et des anthologies. Débordante de force narrative, d'authenticité humaine et de souplesse épique, l'écriture de Doina Ruști explore la source des mauvais démons et des traumatismes de l'identité sociale autochtone et en appelle aussi bien au naturalisme dur qu'au réalisme magique.

Deux de ses romans sont en cours de publication en Europe : *Fantoma din moară* chez Hacca, en Italie et *Zogru*, à la fois chez Bonanno Editore, Italie et en Bulgarie, chez Balkani.



***Lizoanca la 11 ani*, (Lizoanca à 11 ans),
Éditions Trei, Bucarest, 2008.**

www.edituratrei.ro

**Droits détenus par : Trei
(crina.draghici@edituratrei.ro)**

Bibliographie sélective :

Dicționar de teme și simboluri, (Dictionnaire des thèmes et des symboles), Éditions Univers Enciclopedic, Bucarest, 2002.

Mesajul subliminal în comunicarea actuală, (Le Message subliminal dans la communication contemporaine), Éditions Tritonic, Bucarest, 2005.

Dicționar de simboluri din opera lui Mircea Eliade, (Dictionnaire des symboles dans l'œuvre de Mircea Eliade), Éditions Tritonic, Bucarest, 2005.

Bestiarul cantemirian, (Bestiaire de Dimitrie Cantemir), Éditions Universitas XXI, Iași, 2007.

Omulețul roșu, (Le Petit homme rouge), roman, Éditions Vreimea, Bucarest, 2004.

Zogru, (Zogru), roman, Éditions Polirom, Iași, 2006.

Fantoma din moară, (Le Fantôme du moulin), roman, Éditions Polirom, Iași, 2008.

Lizoanca la 11 ani, (Lizoanca à 11 ans), roman, Éditions Trei, Bucarest, 2009.

Inspiré par un fait divers récent – une fillette de 11 ans qui a répandu la syphilis dans tout un village – ce roman naturaliste choquant évoque une Roumanie « profonde » sans proposer une reconstitution documentaire mais en faisant jouer la concurrence entre la force de la fiction et l'impact de la presse à scandale. Fruit innocent d'un monde pauvre et sous-développé dont le communisme a détruit les repères traditionnels et dont le consumérisme a cyniquement exploité l'abrutissement, la petite prostituée du village de Satul Nou surgit à la manière d'une sauvageonne rebelle qui découvre, grâce à son instinct et à la très dure école de la vie, la « conscience morale ». La vie sexuelle de la fillette qui s'offre à tous les dépravés pour divers petits riens est racontée depuis le début – à neuf ans, dans une bande de copains vagabonds – jusqu'aux premières règles, la fillette s'élevant ainsi de la totale amoralité à un début d'humanisation. Peu à peu, l'insoumise et combative Eliza conquiert un peu de la personnalité d'un Holden Caulfield féminin. Une radiographie sociale impressionnante et un livre cinématographique d'une grande intensité.

Extrait

En raison de ces événements, Satul Nou refit surface dans les émissions d'informations. Tous les trois-quatre soirs au moins, on disait quelque chose de nouveau à propos du village, bien que sur l'écran, le texte mentionnant Lizoanca ait toujours été le même : *Elle a passé la syphilis à tout le village*. La nouvelle la plus choquante, dans la semaine des analyses, fut que même le chef du poste de police avait été contaminé, d'où l'on concluait qu'il avait, lui aussi, eu affaire à Lizoanca. (...)

Le plus souvent, elle descendait à la rivière, pour passer son temps avec Goarna. Leur cabane improvisée était occupée par d'autres enfants maintenant, plus jeunes que Lizoanca et qui n'avaient pas seulement piqué leur endroit préféré, mais aussi leurs habitudes. Beaucoup de filles souhaitaient en secret avoir la syphilis, pour passer, elles aussi à la télé, et des garçons, qui lui rappelaient Titoaşcă, se glissaient parmi les mauvaises herbes du Neajlov pour chercher à s'amuser, si bien qu'il n'y avait plus moyen de trouver un endroit tranquille. Dans les buissons, sous les saules ou sur la renouée de la rivière on voyait des enfants entortillés, se bagarrant ou montrant seulement leur culotte, des enfants qui tétaient voluptueusement des bouteilles en plastique, dans lesquelles le soda sucré était mélangé à toutes sortes de liqueurs alcoolisées et en les regardant peupler les rives autrefois sauvages, Lizoanca était prise d'un dégoût mêlé de nostalgie, puisé dans l'énergie de tout être qui sent qu'à un moment donné il se transforme de manière irréversible. Mais dans son cas, cette transformation avait été si rapide qu'elle n'avait pas eu le loisir d'en ruminer les conséquences ni d'apprécier le goût secret de toute croissance.

Goarna s'était installée sur la rive côté village et s'était aménagé un lit de fortune, non loin de la maison de Caroline. Elle avait l'air d'un char d'assaut et semblait assez impatiente de se débarrasser du fardeau qui avait poussé dans ses entrailles. Elles fumaient toutes les deux et parfois Lizoanca apportait quelque chose à manger, rien de terrible, un morceau de pain ou des pommes de terre du jardin qu'elles faisaient cuire au bord de l'eau. Personne ne recevait Goarna, comme si elle avait été pestiférée.

Fous le camp, putain, criaient des femmes. Enceinte jusqu'aux dents, au berceau ! Tu veux peut-être accoucher dans ma cour !

La nuit elle pénétrait par-ci par-là dans un jardin, elle volait des choses qu'on avait laissées dehors, surtout des légumes, un fruit, plus rarement un œuf.

« Quand je serai débarrassée de ce ventre je me taille en Espagne !

– Et l'enfant ? Qu'est-ce que tu vas en faire ?

– Je le laisserai devant la palissade, chez Vizitiu ! »

Traduit du roumain par Marily le Nir



Ana Maria SANDU

Fata din casa vagon

La Fille de la maison wagon

Ana Maria SANDU (Tîrgu-Jiu, 1974) est diplômée de la Faculté de Lettres de l'Université de Bucarest en 1998. Elle a été secrétaire générale de rédaction de l'hebdomadaire *Observer cultural* entre 2002 et 2005. Elle est à présent journaliste et éditeur pour la revue d'arts visuels *Re-publik*. Le début éditorial d'Ana Maria Sandu se fait par la poésie en 1996 et le passage à la prose se concrétise dix années plus tard avec la publication en 2006 de *La fille de la maison wagon*. L'auteur a été l'invitée de nombreux festivals de littérature ou salons du livre et a tenu des lectures publiques dans quelques capitales européennes (Vienne, Paris, Berlin). Son livre *L'Écorchure* (Din amintirile unui Chelbasan), une œuvre sur l'enfance, la féminité et la sexualité, traversée d'images et de fulgurance poétiques, est parue en français en mars 2010 aux éditions du Chemin de fer, dans une traduction de Fanny Chartres et assorti d'illustrations de Marine Joatton. Son roman *Fata din casa vagon* (La fille de la maison wagon) va être publié en Italie par les éditions Zonca Media Group. Plusieurs fragments de ce roman ont été publiés dans des revues littéraires en France.

***Fata din casa vagon*, (La Fille de la maison wagon),
Éditions Polirom, Bucarest, 2006.**

www.polirom.ro

**Droits détenus par : Polirom
(lucia.dos@polirom.ro)**

Bibliographie sélective :

Poeme în tranzit, (Poèmes en transit), poèmes,
Éditions Punct, Târgu-Jiu, 1996.

Din amintirile unui Chelbasan, (L'Écorchure), roman,
Éditions Paralela 45, Pitești, 2002.

Fata din casa vagon, (La Fille de la maison wagon),
roman, Éditions Polirom, Iași, 2006.

Un des titres remarquables de la nouvelle littérature roumaine des années 2000, ce roman a pour sujet une identité féminine en crise et des relations familiales troubles. Ses trois séquences narratives suivent l'existence de trois générations de femmes dans une ville roumaine de province dans les années 80 et 90. Enfermées dans un monde reclus et suffocant, elles deviennent, dans des conditions et des situations de vie différentes, victimes de leur propre sexualité et de grossesses non désirées. Le roman n'est pas sans rappeler le film au succès international « 4 mois, 3 semaines, 2 jours », réalisé par Cristian Mungiu et primé à Cannes. Au-delà de l'ingéniosité structurelle de cette « histoire racontée à l'envers » (qui se termine par un avortement), au-delà de la sobriété et de l'acuité de l'écriture, ce roman impressionne aussi bien par le mélange bien dosé de réalisme, de poésie, de vues fantasmagoriques et de viscéralité que par le caractère cru de l'observation humaine et sociale, que ce soit pour radiographier une condition féminine « autosuffisante » ou pour tenter de trouver un *modus vivendi* avec l'autre sexe.

Extrait

Ce que j'ai si souvent dit sur maman n'est plus vrai, maintenant, elle me parle, elle me raconte son enfance et on regarde les photos.

Une petite fille triste, ainsi me semble maman. J'aurais aimé que l'on soit des camarades de classe, que l'on devienne amies, qu'elle vienne chez moi et que l'on s'asseye sur le même banc. Même sur les photos de groupe, on ne se quitterait jamais, on se tiendrait par la main et on se marierait le même jour. De nombreuses fois, j'ai entendu des étrangers dire que maman était un peu folle, la pauvre, mais qu'il ne fallait pas que l'enfant, c'est-à-dire moi, l'apprenne, parce que je n'étais pas coupable des actes de mes parents et que je n'avais pas à me sentir responsable.

– Encore une autre (c'est-à-dire maman) avec un drôle de destin... jolie, intelligente, mais elle a déraillé et voilà le résultat...

Maman ne ressemble à aucune des femmes qui viennent à l'école, je sais qu'elle est très jeune et pour moi elle est un tout petit peu plus grande que moi. La prochaine fois que papa deviendra méchant, je l'emmènerai avec moi, dans la chambre, pour qu'on regarde toutes les deux sa bague ensorcelée, qu'on ferme les yeux très fort et qu'on se réveille dans un autre endroit. Dans un lieu plus beau et plus calme où il n'y aurait ni grand-mère, ni papa, ni cette grande maison où nous sommes maintenant. Lorsque maman pleure, j'ai envie de la serrer dans mes bras, comme si c'était la plus belle poupée du monde.

Pendant plusieurs jours, je ne suis pas allée à l'école parce que j'ai eu les oreillons et mes ganglions étaient tout enflés. On aurait dit un pélican qui regarde bêtement le tableau accroché au mur. Je m'ennuie parce que je n'ai pas si mal que ça et je dois quand même rester au lit. Le plus dur, c'est quand j'ai eu une pneumonie et beaucoup de fièvre, tellement beaucoup que les choses autour de moi fondaient et entraient les unes dans les autres. Je parvenais péniblement à ouvrir les yeux et je voyais alors tous les gens qui me regardaient et attendaient désespérément que je leur fasse un signe.

On aurait dit que quelqu'un me faisait tourner à toute vitesse dans un manège. Cette maladie n'est pourtant pas bien grave, il faut seulement rester au chaud, la gorge bandée et regarder par la fenêtre. Mais maman me manquait beaucoup car elle ne revenait du travail qu'à quatre heures et je devais rester plein de temps toute seule.

Traduit du roumain par Fanny Chartres

Bogdan SUCEAVĂ

Venea din timpul diez

Venant du temps dièse



Bogdan SUCEAVĂ (Curtea de Argeș, 1969) a étudié les mathématiques à l'Université de Bucarest et à la Michigan State University où il a passé son doctorat en 2002. Il est aujourd'hui conférencier à la California State University de la ville de Fullerton, État de Californie. Son début en littérature date de 1990 avec le recueil de proses *Teama de amurg* (La Crainte du crépuscule). Il déploie ces dix dernières années une intense activité de publiciste dans la presse culturelle écrite et électronique de Roumanie. Il fonde en 2000, avec Paul Doru Mugur le trimestriel virtuel *Respiro*. Membre de l'Union des écrivains de Roumanie depuis 2002 et du Pen Club West USA. En tant qu'écrivain, il s'est imposé sur la première ligne de la « nouvelle vague » roumaine par son intelligence compositionnelle, son raffinement stylistique, son intelligence spéculative et sa fantaisie fabuliste. Il s'est vu attribuer par la critique plusieurs distinctions importantes.

Son roman *Venea din timpul diez* vient d'être publié en traduction hongroise par les éditions Noran, et en bulgare par les éditions Paradox. *Venant du temps dièse* est en cours de publication aux États-Unis (Northwestern University Press), sous le titre *Coming from an Off Key Time*.

Venea din timpul diez, (Venant du temps dièse)
Éditions Polirom, Iași, 2005.

www.polirom.ro

Droits détenus par : Polirom
(lucia.dos@polirom.ro)

Des sectes d'hérétiques, des faux prophètes et des fous délirants, des farceurs paranoïaques, des fans de théories de la conspiration, de fanatismes millénaristes, de pseudo occultisme et de délires autochtones, des hiérarques orthodoxes et catholiques corrompus, des professeurs ténébreux, des hallucinés de l'absolutisme, des officiers d'information gênants peuplent les pages du livre. Un monde en crise d'identité attend, glacé, le miracle, le salut, la rédemption et les prophètes foisonnent. Les scénarios fantasmagoriques s'entrechoquant dans l'intérieur du roman, dévoilent un véritable bestiaire, une collection de monstruosité, fantoches et marionnettes pénibles aspirant à la Perfection. L'enjeu n'est pas érudit, symbolique ou existentiel mais satirique et l'objet en est l'imaginaire apocalyptique local. Servi par une écriture raffinée, faussement archaïsante, le caractère visionnaire et fantasque du livre de Bogdan Suceavă est par excellence comique, même si le pamphlétaire se laisse séduire par le spectacle des pathologies messianiques. Toutefois, le souffle démythisant laisse derrière lui un reste indéfinissable, un mystère poétique qui fait le charme pervers de l'histoire.

Bibliographie sélective :

Imperiul generalilor târzii și alte istorii, (L'Empire des généraux tardifs et autres histoires), Éditions Dacia, Cluj, 2002.

Bunicul s-a întors la franceză, (Grand-père se remet au français), histoires, Éditions T, Iași, 2003.

Venea din timpul diez, (Venant du temps dièse), roman, Éditions Polirom, Iași, 2004.

Miruna, o poveste, (Miruna, un conte), Éditions Curtea Veche, Bucarest, 2007.

Distanțe, demoni, aventuri, (Distances, démons, aventures), Éditions Tritonic, Bucarest, 2007.

Vincent nemuritorul, (Vincent l'immortel), roman, Éditions Curtea Veche, Bucarest, 2008.

Extrait

En fait, soutenaient d'autres, ce n'était pas ça du tout. La carte de Bucarest n'aurait pas pu apparaître sur la peau d'un nouveau-né dont la maman était serbe, mais son lieu de naissance était bien le hameau dit du Val-Mauvais, au pied du mont Nehoiu, d'une longue lignée de bergers qui dans les temps anciens avaient mené leurs troupeaux jusqu'à Stara Zagora et retour, chaque printemps, et qui de nos jours les faisaient monter jusqu'à la bergerie de Gemenea, là où jadis on avait aperçu les seuls ours blancs de toute la chaîne des Carpates. Une vieille sage-femme aurait tiré le bébé à la lumière du jour et l'aurait reconnu dès qu'elle l'eut lavé, grumeau de sang et de bonne étoile et de souffle, disant ces mots :

– Voici le signe de la fin des temps, sinon le signe de tous les temps réunis.

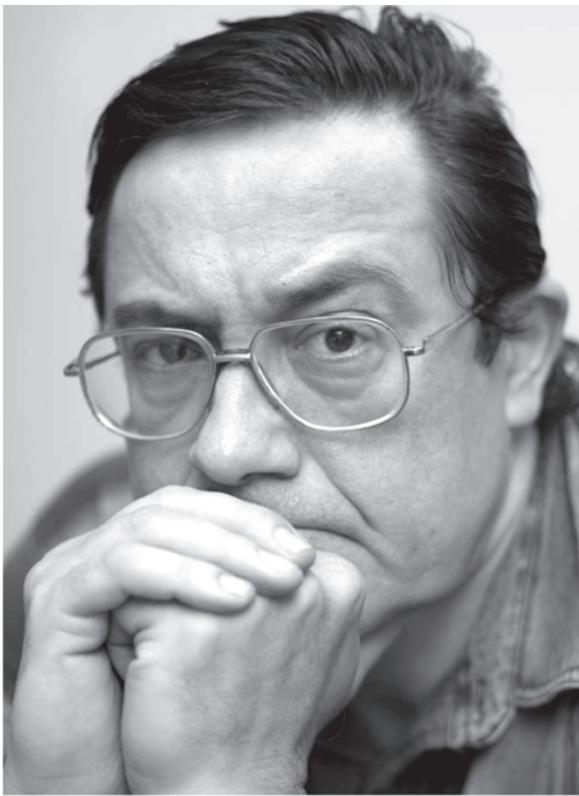
Et elle aurait renchéri avec cette prophétie d'emblée de ce que tout un peuple attendait depuis des siècles :

– C'est la carte de la Seconde Jérusalem, marque innée, et non acquise, de la main de Dieu, et qu'il nous faut adorer à genoux.

Sur quoi elle aurait craché par trois fois vers le nouveau-né, afin de le protéger du mauvais œil, l'aurait brandit au-dessus de sa tête en direction de la demeure des quatre vents et consacré au soleil. [...]

Plus tard une autre rumeur courut sur lui : comme quoi il eût été le seul homme sur terre à avoir eu deux naissances. Ses deux vies auront vacillé, l'une à l'autre lointaines, en même temps, mais dans aucune d'elles son corps ne fut entier, ni même agencé, rien qu'un ruban de brume, on eût pu voir au travers, un enfant transparent parmi tant d'autres qui errent aux quatre coins de la Roumanie. Et cette fameuse entrée dans Bucarest, voulue par certains oui-dire, n'aurait été que la jonction de ses deux vies, la fusion de ses deux corps, l'entremêlement de ses deux cœurs, la superposition, marque sur marque, de ses deux poitrines. Ce procès n'aurait su se faire sans douleur ; tout ce qu'on en sait donc – après avoir lu les documents, les notes de quelques témoins, les journaux du moment, et puisé dans nos propres souvenirs – c'est que le soir du 4 novembre 1992 l'ambulance numéro 17-B-1504 emmena aux urgences de l'Hôpital municipal un jeune homme famélique, brûlant de fièvre, à qui, de prime abord, personne n'accorda la moindre importance. [...] Ils eurent sous les yeux ce phénomène unique, admirable, merveilleux et ne surent point ce qu'ils regardaient.

Traduit du roumain par Dominique Ilea



Cristian TEODORESCU

Medgidia, orașul de apoi

Medgidia,
la ville de l'au-delà

Cristian TEODORESCU (Medgidia, 1954) est diplômé de la faculté de Philologie de l'Université de Bucarest (1980). Il est membre du cénacle littéraire « Junimea », guidé en cela par le critique et universitaire Ovidiu Crohmălniceanu. Il entre en littérature en 1983 avec une participation à l'anthologie de nouvelles *Desant'83*. Il s'impose rapidement comme étant un des meilleurs auteurs de *short stories* de la génération littéraire des années 1980. Il cultive un microréalisme quotidien teinté de fines touches expérimentales et il se montre intéressé en particulier par l'exploration de milieux sociaux à la marge. Après 1990, il devient un publiciste très actif, travaille dans la presse radio et dans la presse écrite, détient des rubriques dans des hebdomadaires importants (comme par exemple *Romania Literară*). Il est aujourd'hui à la rédaction de l'hebdomadaire satirique *Academia Cațavencu* et directeur éditorial de l'édition roumaine du *New York Times Book Review*. Des traductions de ses récits ont été publiées en anthologie aux Pays-Bas, en Russie et aux USA. Il a été distingué par de nombreux prix littéraires prestigieux.

Medgidia, orașul de apoi, (Medgidia, la ville de l'au-delà), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2009.

www.cartearomaneasca.ro

**Droits détenus par : Cartea Românească
(Mădălina Ghiu, [ecr@cartearomaneasca](mailto:ecr@cartearomaneasca.ro))**

Bibliographie sélective :

Maestrul de lumini, (Le Maestro de lumières), nouvelles, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 1983.

Tainele inimii, (Les secrets du cœur), roman, Éditions Cartea Românească, 1988.

Faust repovestit băieților mei, Petre și Matei, (Faust raconté à mes enfants, Petre et Matei), littérature pour enfant, Éditions Alex, Bucarest, 1991.

Povestiri din lumea nouă, (Récits du nouveau monde), nouvelles, Éditions Rao, Bucarest, 1996.

Îngerul de la benzinărie, (L'Ange de la pompe à essence), Éditions Paralela 45, Pitești, 2002.

Medgidia, orașul de apoi, (Medgidia, la ville de l'au-delà), Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2009.

Ici, l'univers d'une bourgade de Dobroudja est surpris en plein délire de l'histoire : entre la dictature légionnaire de 1940 et l'instauration du stalinisme. Utilisant des expériences biographiques réelles, l'ouvrage se compose de chapitres très courts et l'apparence expérimentale met en valeur une écriture classique tissée avec un calme imperturbable. Un prologue nous informe que le roman peut être commencé « n'importe où ». Les séquences ont néanmoins été organisées de manière cohérente, suivant le fil chronologique de l'Histoire et de la multitude des destins individuels liés entre eux et dont le profil se détache sur fond d'histoire de la communauté. Un Sud mosaïqué, multiethnique nous ouvre les bras dans ces pages pleines de couleur, d'authenticité et de pittoresque. Vue du seuil du bar de Ștefan Teodorescu, grand-père de l'auteur, la bourgade de Medgidia est représentée à la fois monde autonome et carrefour entre la Dobroudja, la Roumanie et l'Europe, un lieu où les hommes viennent s'installer et d'où ils disparaissent les uns après les autres après l'instauration du nouveau régime : les uns meurent accidentellement ou se suicident, d'autres tombent sur le front, croupissent en prison ou s'enfuient. Peu à peu, la sensation d'apocalypse devient accablante tout comme l'effilochage de cet ancien monde commerçant, fidèlement rendu par la mémoire narrative de la « ville de l'au-delà ».

Extrait

Deux ans, huit mois et cinq jours a compté Fanică Teodorescu, avant qu'ils le laissent sortir de prison. (...) Au petit matin, lorsqu'il est descendu du train, il s'est arrêté, désorienté, sur le quai. Le restaurant n'était plus là ! Puis il a découvert que la Milice s'était installée dans la première salle du restaurant, ils avaient grillagé les fenêtres, et ce qui restait de la brasserie était fermé la nuit. (...) La maison était dans le noir. Le chien est venu l'accueillir à la porte, le renflant d'un air méfiant, mais sans aboyer. La porte d'entrée était ouverte. Dans le noir de la petite salle, Fanică s'est entièrement déshabillé, puis il est entré dans la grande salle et s'est allongé sur le divan, celui où il avait l'habitude de dormir lorsqu'il revenait de l'établissement de la colline. L'odeur de la couverture était la même. Pour la première fois, depuis presque trois ans, Fanică a glissé dans un sommeil sans souci. Il s'est réveillé un jour plus tard, secoué par Virginia qui avait fait venir le docteur par peur qu'il n'ait ramené de la prison une maladie.

Lorsqu'il est parti en ville, vêtu de son plus beau costume de tous les jours, flottant maintenant un peu sur lui, Fanică Teodorescu n'a pas revu les fiacres de la gare. Plus personne ne les utilisait. Le rez-de-chaussée de l'hôtel Traian servait désormais au club des cheminots et son étage, l'ancien logement de service d'Haikis, était utilisé par les bureaux de la gare et le siège du syndicat. Les seules boutiques de la rue principale qui n'étaient pas passées dans les mains de l'État étaient l'horlogerie de Zizi-père et l'atelier de la modiste, qui avait perdu pratiquement toutes ses clientes pour les robes de commande. Le bureau de la *Securitate* de l'État s'était installé dans la maison du juge et dans la cour, il y avait une voiture de terrain peinte dans un vert sombre, à la place de sa Buick. L'établissement de la colline, abandonné depuis que le travail des filles ramenées en ville par Sorica avait été interdit s'était transformé en un hôtel fantôme, aux fenêtres cassées. (...) Dans le quartier des Tures, les choses semblaient inchangées. (...) L'imam allait encore à la mosquée les jours de sermon, mais semblait l'ombre de sa propre ombre, et le muezzin appelait les croyants à la prière avec des cris de plus en plus stridents, comme s'il voulait annoncer non seulement le début de la prière, mais aussi sa fin.

Traduit du roumain par Fanny Chartres

Radu ȚUCULESCU

Povestirile mameibătrîne

Les Récits de mère-vieille



Artiste polyvalent, **Radu ȚUCULESCU** (Târgu-Mureș, 1949) est diplômé du Conservatoire de Cluj, section violon. Il est l'auteur, pendant ses études, de plusieurs spectacles de pantomime. En 1972 et 1985, il est journaliste à Radio Cluj et en 1985 et 1989, violoniste à la philharmonie d'État dans la même ville. Ultérieurement, rédacteur et réalisateur à TVR Cluj. Chroniqueur de théâtre, dramaturge, poète et essayiste, il s'est imposé dans la littérature notamment grâce à sa prolifique production romanesque. Ses romans se placent hors cadre générationnel et ne sont rattachés à aucun groupe littéraire. Doté d'une gamme fictionnelle ample, le romancier a comme accroche de prédilection le drame historique et humain de la périphérie centrale européenne. Il est membre de l'Union des écrivains de Roumanie. Ses livres lui ont valu plusieurs prix littéraires nationaux et internationaux et ont été traduits en Hongrie, Russie, Autriche et Suisse. Il traduit lui-même des littératures allemandes et autrichiennes.

Bibliographie sélective :

Portocale și cascadori, (Oranges et cascadeurs), nouvelles, Éditions Dacia, Cluj, 1978.

Ora păianjenului, (L'Heure de l'araignée), roman, Éditions Albatros, Bucarest, 1984.

Degetele lui Marsias, (Les Doigts de Marsias), roman, Éditions Dacia, Cluj, 1985.

Umbra penei de găscă, (L'Ombre de la plume d'oie), roman, Éditions Dacia, Cluj, 1991.

Cuptorul cu microunde, (Four à micro-ondes), nouvelles, Éditions Dacia, Cluj, 1995.

Aventuri în anticameră, (Aventures en anti-chambre), journal, Éditions Paralela 45, Pitești, 2001.

Ce dracu se întâmplă cu teatrul ăsta?, (Que foutez-vous avec ce théâtre ?), théâtre, Éditions Eikon, Cluj, 2004.

Povestirile mameibătrîne, (Les Récits de mère-vieille), roman, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2006.

Stalin, cu sapa-nainte!, (Staline, toutes pioches dehors !), roman, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2009.

***Povestirile mameibătrîne*,
(Les Récits de mère-vieille)
Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2006.**

www.cartearomaneasca.ro

**Droits détenus par : Cartea Românească
(Mădălina Ghiu, [ecr@cartearomaneasca](mailto:ecr@cartearomaneasca.ro))**

Un village de Transylvanie, multiethnique et multiconfessionnel. Une communauté en voie d'extinction où la majorité des habitants sont des magyars âgés. Son centre narratif est une sympathique octogénaire à l'esprit vif débordant d'histoires et aux jambes enflées par la maladie. Confident privilégié, « monsieur Radu » – le narrateur – lui rend de fréquentes visites dans les dernières années de sa vie. La vieille femme a pris le goût de la lecture en lisant les grands livres de la littérature que sa petite fille lui rapportait (des ouvrages allant de Balzac à Dickens en passant par ses préférés Gogol et Boulgakov). Mais elle ne parvient à retenir ni les titres ni les noms des auteurs et ne se souvient que des intrigues, situations, images liées à des personnages qu'elle mêle intimement à des événements de son passé et de celui de son village. Le narrateur les transcrit à mesure qu'ils sont narrés. Si la « mère-vieille » est une Magna Mater qui dissout la littérature écrite dans la tradition rustique du récit oral, ses chroniques dévoilent peu à peu leur nature profondément érotique et morbide. Toutes les histoires de la communauté sont placées sous le signe d'une féminité et d'un érotisme spectraux et endiablé. Un réalisme magique transylvain tout à fait à part dans un roman impressionnant.

Extrait

La bonne humeur de mère-vieille est fascinante. Ses pieds énormes, hydropiques, fourrés dans des chaussons éclatés qui laissent ainsi à nu la peau couleur aubergine, ne touchent pas le sol. Ils pendent, flasques, inertes. Telles ses mains enflées, croisées sur ses genoux. En revanche, son visage est lumineux, presque radieux, aux yeux pétillant de malice, même celui qui est mort... Son foulard lui avait coquettement glissé de guingois sur l'oreille... [...] Mère-vieille ne ménageait pas ses pays. Toute sa vie elle avait été comme ça, disant aux autres en face leurs quatre vérités, sans jamais être, paraît-il, parvenue à se brouiller avec qui que ce fût. Certains même semblaient l'aimer précisément pour son caractère entier et son franc-parler. Et pourtant, quelque chose me dit que certaines personnes de sexe féminin ne l'ont ni respectée, ni aimée...

« Et p'isqu'on parle d'œufs, que je te raconte l'histoire de la Rosamunde... ça te plaît comme prénom ? »

– C'est juste... un peu bizarre pour un village comme Petra...

– Fichtrement bizarre, je te le fais pas dire », mère-vieille d'acquiescer. « C'était une forte femme, celle-là, une nature. Aujourd'hui c'est plus qu'un squelette coiffé d'une tignasse, qui se fait ramasser par son gringalet de mari près de quelque clôture ou devant quelque porte, là où elle s'est à nouveau écroulée soûle et réjouie, son couteau à la main ou à la ceinture. Son homme la ramène sur sa brouette...

– Sur sa brouette ? Alors c'est eux que j'ai aperçus tantôt...

– C'est la seule personne au village qui se charge de castrer les porcs. Elle exerce encore, parfois, c'est pour ça qu'elle garde toujours sur elle un couteau... Les gens lui paient des pots, comme à un gars, comme à une femme qui tranche aux porcs leurs parties... Même que les gars ont les foies quand la Rosamunde leur dit en rigolant : gare à vous, si je vous prends à vous bourrer comme des porcs ! »

Là-dehors, dans la nuit qui vient de tomber, retentissent toujours les hurlements de Nanapeter et les beuglements de sa vache qu'il pique avec une fourche.

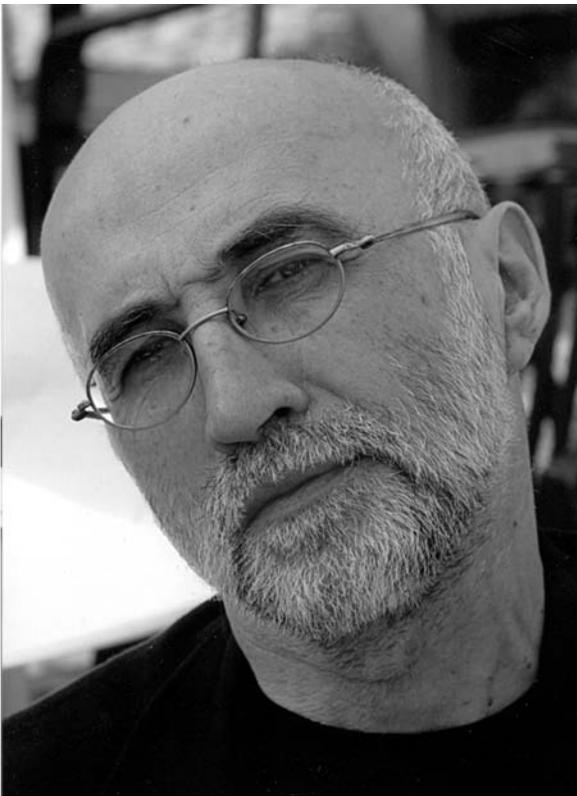
« Et à ces fameuses noces la Rosamunde... chevaucha un verrat... »

– Un verrat ?! » m'écrié-je, fixant mère-vieille avec insistance. « Et elle s'en serait pas par hasard envolée sur le dos de celui-ci à la recherche de Marguerite sa maîtresse ? »

Mère-vieille de fermer son œil droit en pointant vers le haut son index droit, comme quoi c'est à un vieux singe que tu veux apprendre à faire la grimace...

« Celle-là, tu l'as tirée d'un livre, dit-elle. La nôtre chevaucha un verrat et n'eut jamais de maîtresse, d'autant moins une qui s'appelle Marguerite. Y' se peut même que ce fût pas la nuit des noces en question, mais une autre fois, qu'importe... »

Traduit du roumain par Dominique Ilea



Horia URSU

Asediul Vienei

Le Siège de Vienne

Horia URSU (Alba, 1948) est diplômé de la Faculté de Lettres de l'Université de Cluj où il occupe actuellement, en qualité de conférencier, la Chaire de Langue française. Il enseigne, en 1990-1991, en tant que professeur associé de l'Université Jules Verne d'Amiens, la littérature française du XX^{ème} siècle. Il donne ensuite, en 1994, dans la même université et en tant que professeur invité, une série de conférences sur la littérature de l'Europe Centrale. Bénéficiaire de bourses de recherche de L'École des Hautes Études en Sciences Sociales de Paris (1995) et de l'Université Libre de Bruxelles (1996). Il fait partie du groupe d'écrivains confirmés de la revue *Echinox* de Cluj. Présent dans les ouvrages collectifs *Debut '86* (Débuts 1986) et *Generația '80 în proza scurtă* (Génération 80 - nouvelles). Début éditorial en 1988 aux éditions Cartea Românească avec *Anotimpurile după Zenovie* (Les Saisons d'après Zenovie), un microroman suivi de six récits, ouvrage réédité dix ans plus tard sous une forme modifiée.

Asediul Vienei, (Le Siège de Vienne), roman,
Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2007.

www.cartearomaneasca.ro

**Droits détenus par : Cartea Românească
(Mădălina Ghiu, [ecr@cartearomaneasca](mailto:ecr@cartearomaneasca.ro))**

Une fresque ironique de l'univers transylvain de l'après-guerre – du communisme triomphal et de la transition postrévolutionnaire déboussolée – sous les traits d'une ville réelle et imaginaire à la fois, Apud. Un roman de la dégradation d'un monde marqué par ses nostalgies pour l'Europe centrale et une mosaïque narrative mise en abîme dans une reproduction d'un tableau de Franz Geffels, ce peintre autrichien auteur de scènes de batailles. Un livre dans lequel l'Histoire commence dans un drame et se termine sur une farce. Les personnages – roumains, hongrois, saxons, juifs, arméniens composant un univers multinational, une Babel harmonieuse où les différences linguistiques ne sont pas un obstacle à la communication – sont unis dans l'orgueil d'appartenir à un espace anciennement impérial et dans le complexe de leur situation loin du Centre, d'une Vienne imaginée comme lieu de tous les miracles. *Le Siège de Vienne* pourrait placer Horia Rusu parmi les écrivains de référence de la littérature d'Europe centrale, aux côtés d'un Bohumil Hrabal ou d'un Milan Kundera. Véritable révélation du roman roumain de la dernière décennie, ce roman a été reçu dans l'enthousiasme quasi-général de la critique, toutes générations et orientations confondues et a été récompensé par de nombreux prix littéraires.

Bibliographie sélective :

Anotimpurile după Zenovie și nalte proze, (Les Saisons d'après Zenovie), microroman suivi de six nouvelles, Éditions Paralela 45, Pitești, 1998.

Asediul Vienei, (Le Siège de Vienne), roman, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2007.

Milan Kundera: teme, variațiuni și paradoxuri terminale, (Milan Kundera: thèmes, variations et paradoxes terminaux), étude théorique, Éditions Eikon, Cluj, 2008.

Extrait

Tandis que Gratien Furda sommeillait encore sur une chaise des Urgences aux côtés de M. Coriolan Moduna, Yolande, elle, était en train d'admirer l'unique élément décoratif de l'appartement presque vide de Pierre : un poster d'après *Le Siège de Vienne* (celui de 1683) peint par Franz Geffels. [...] Elle se trouva toute nue, avec cependant sur son visage une expression que Pierre ne lui connaissait pas. Ce même air qu'elle dut avoir autrefois dans l'atelier de Szántó. Le sourire à la fois timide et provocant, les lèvres enfiévrées à peine entrouvertes, les mains croisées derrière la nuque, bien contente de ne plus avoir à lutter pour protéger sa propre nudité, ses formes sans défaut.

Elle s'allongea sur le divan dans la pose que Pierre lui voyait sur le croquis, mais cette fois sans plus se couvrir les yeux. Elle laissait ses bras reposer le long des cuisses, regardant calmement autour d'elle, comme tâchant de se rappeler à quoi ressemblait naguère ce lieu où elle mettait les pieds pour la toute première fois. Rien n'y aura changé, se dit-elle. Sinon elle-même, peut-être.

Pierre se tenait sous le poster, adossé au mur, regardant tantôt le croquis, tantôt Yolande. C'était un jeu. Un jeu agréable.

– C'est quoi ce poster ? finit par demander Yolande.

– Rien de spécial. Je l'ai acheté chez l'antiquaire de la place Caroline. Il me fallait à moi aussi de quoi meubler un peu cet endroit. Un meuble auquel ne plus me cogner, comme ça m'arrive encore des fois. Et, de surcroît, il me fallait à moi aussi un but dans la vie...

– Prendre Vienne d'assaut, si ça se trouve, dit Yolande en rigolant.

– Quelque chose dans ce goût-là..., admit, modes-tement, Pierre. De nos jours, conquérir une ville, et même tout un pays, ça n'a plus rien de sorcier ! Un seul quartier, n'en parlons plus...

Yolande s'assoupit pour quelques instants au beau milieu de la bataille de 1683... Lorsqu'elle se réveilla, épargnée de la moindre arme et du moindre regard d'un des milliers de soldats piégés dans cet assaut qui n'en finissait plus, elle aperçut Pierre, tout nu, remplaçant au mur la peinture de Geffels par le croquis de Szántó. L'espace d'une seconde il demeura le front collé contre ce dernier, puis il se retourna et lui fit face.

Elle le regardait en souriant d'étonnement : il avait le corps criblé de blessures qui brillaient sur lui faiblement, telle une cotte de mailles lâche et déchirée. Et elle qui le savait invulnérable, petit Achille de province terrassé par sa propre fatigue à l'assaut de sa petite citadelle en papier, sourd aux encouragements de la foule qui l'exhortait à finir comme son homologue le héros de l'Illiade, ou du moins comme M. Măran, fauché par une balle perdue pendant la Révolution.

Traduit du roumain par Dominique Ilea

Varujan
VOSGANIAN
Cartea șoaptelor
Le Livre
des chuchotements



Varujan VOSGANIAN (Craiova, 1958), est né dans une famille d'origine arménienne. Après le lycée suivi à Focșani, il est diplômé de la Faculté de Commerce de l'Académie d'Études économiques de Bucarest – ASE en 1982 puis de la Faculté de Mathématiques de l'université de Bucarest (1991). Docteur en économie de l'ASE. Conférencier universitaire de la Faculté de Relations Internationales. En 1990, il entre en politique et fonde l'Union des Arméniens de Roumanie, organisation dont il est aujourd'hui encore le président. Élu député, puis nommé ministre, membre d'organismes économiques et politiques nationaux et internationaux importants. Il publie de nombreux volumes d'économie, de pensée politique et de littérature, pour lesquels il reçoit des distinctions prestigieuses. Il est actuellement sénateur et vice-président du Parti National Libéral et depuis 2004 vice-président de l'Union des écrivains de Roumanie. Son roman *Cartea șoaptelor* est en cours de publication chez Pre-Textos, en Espagne.

**Cartea șoptelor, (Le Livre des chuchotements),
Éditions Polirom, Iași, 2009.**

www.polirom.ro

Droits détenus par : Varujan Vosganian

Bibliographie sélective :

Contradicțiile tranziției la o economie de piață, (Les Contradictions de la transition à l'économie de marché), économie, Bucarest, Éditions Expert, 1994.

Reforma piețelor financiare din România, (La Réforme des marchés financiers en Roumanie), économie, Éditions Polirom, Iași, 1999.

Șamanul Albastru, (Le Chaman bleu), poèmes, Bucarest, Éditions Ararat, Bucarest, 1994.

Statuia Comandorului, (La Statue du Commandeur), prose, Éditions Ararat, Bucarest, 1994.

Ochiul alb al reginei, (L'Oeil blanc de la reine), poèmes, Éditions Cartea Românească, Bucarest, 2001.

Iisus cu o mie de brațe, (Jésus à mille bras), poèmes, Éditions Dacia, Cluj, 2004.

Cartea șoptelor, (Le Livre des chuchotements), roman, Éditions Polirom, Iași, 2009.

Dreapta Românească. Tradiție și Modernitate, (La Droite roumaine. Tradition et Modernité), politique, Éditions Nemira, Bucarest, 2001.

Le roman *Le Livre des chuchotements* condense, à partir de la mémoire personnelle et familiale de l'auteur l'expérience tragique et le destin de tout un peuple. Brillant de mille facettes enveloppantes, la narration est en permanence un commentaire d'elle-même. Le récit mobilise le talent du poète lyrique, du conteur oriental, de l'historien politique et du leader communautaire, absorbant comme un polypier des dizaines d'histoires de vie tirées de l'histoire récente des Arméniens que la Roumanie a adoptés après l'exode consécutif au grand massacre de 1915, avant que le communisme ne les contraigne à s'exiler aux quatre vents. Alliage narratif de mémoires historiques et d'épopée, de documentaire et de fabulation à la manière du réalisme magique, la formule narrative est ingénieuse et paradoxale. Presque tous les personnages sont identifiables à leur modèle réel. *Le Livre des chuchotements* est sans doute un des textes roumains les plus forts publiés après la chute du communisme ; et probablement la plus précieuse reconquête de la mémoire et de l'histoire moderne des Arméniens.

Extrait

Je les ai rangés par ordre de naissance. Mais les gens ne se distinguent pas sur ce point : ils naissent tous et amènent chacun un nouveau comptage. Alors je me suis mis d'accord avec le grand-père Garabet et je les ai rangés par ordre de décès. Les gens ne se distinguent pas par leur manière de naître, mais par celle de mourir. Le premier a été Lénine, entouré de drapeaux rouges. Lénine était le messager de tonton Hrandt de Constanța, qui nous écrivait qu'il avait été libéré du camp, mais comme il n'avait ni les papiers, ni la force nécessaires pour faire le chemin du retour depuis la péninsule de Taimâr, il avait décidé de finir ses jours en Union Soviétique. Puis Simon Bolivar, qui veillait sur le corps épuisé de la sœur du grand-père Garabet, enterrée à Buenos Aires, non loin du monument érigé à la gloire de Ohanes Terțian, le général de Kossuth, qui, après la défaite de 1849 était arrivé de Transylvanie précisément en Argentine, où il avait créé l'Académie Militaire. L'ordre des membres de ma famille, selon l'époque de leur mort était facile à observer. Et les vivants alors ? C'est moi qui ai décidé de leur sort avec mon inflexibilité et ma candeur d'enfant. Voici donc leur photo, après tout un siècle d'errance, après deux guerres mondiales et après tant d'exodes. Ils passent du livre de l'histoire événementielle aux pages épaisses du classeur de timbres, semblable aux plaques sépia des daguerréotypes. Des signes de mon peuple pour qui la terre a toujours été ronde et sans fin. Porteurs de physionomies étranges, à la mesure des chemins étendus sous leurs pieds comme d'épais tapis d'Ispahan. (...) « Souriez ! » leur dis-je. Ils se soumettent aux ordres de cet enfant et ils prennent la pose, raides, sérieux, gauches, car, parmi toutes les choses que l'histoire pourrait leur enseigner, la plus difficile est de leur apprendre à sourire.

Qu'ont-ils en commun tous ces gens-là, reines, empereurs, généraux, à cheval ou plantant leurs éperons dans les terres fraîchement conquises, donc ensanglantées ? Comment peuvent-ils composer la photo de groupe de ma famille ? Qu'est-ce qui relie toutes ces têtes poudrées, couronnées, cruelles ou satisfaites représentées sur les timbres ? Quel est le signe que le photographe de jadis, celui qui avait pris le cliché de ma famille dans le village de Zakar en Anatolie, quelques jours avant le massacre et la dispersion a peut-être retouché, déconcerté ? Ce signe, c'est le cachet de la poste !

Traduit du roumain par Marily le Nir



Daniela ZECA

Istoria romanțată a unui safari

Histoire romancée d'un safari

Daniela ZECA est diplômée de la Faculté de Lettres de Bucarest et de la Faculté de Journalisme et des Sciences de la Communication. Docteur en philologie de l'Université de Bucarest (2001) avec une thèse sur le roman policier (publiée en 2005). Lecteur à la chaire de Presse de la Faculté de Journalisme et de Sciences de la communication de la même université. Rédactrice en chef de la revue *Arte* depuis mars 2003 et aujourd'hui directrice de la chaîne de télévision TV Cultural. Par ailleurs personnel de direction de L'Institut Culturel Roumain. A publié plusieurs ouvrages d'essais sur le journalisme de télévision. En tant qu'écrivain, elle débute dans les années 1990 avec un recueil de poésie et passe ensuite à la prose. *Histoire romancée d'un safari* a remporté les suffrages de la critique et du public grâce à l'exotisme subtil de son intrigue et au raffinement poétique de l'atmosphère. Daniela Zeca a reçu, fin 2006, la distinction de « Personnalité européenne de l'année en Roumanie ».

**Daniela ZECA, *Istoria romanțată a unui safari,*
(Histoire romancée d'un safari), Éditions Polirom,
Iași, 2009.**

www.polirom.ro

**Droits détenus par : Polirom
(lucia.dos@polirom.ro)**

Bibliographie sélective :

Orfeea, poésie, Éditions Viitorul Romanesc,
Bucarest, 1994.

Îngeri pe carosabil, (Des Anges sur la chaussée),
prose, Éditions Coresi, Bucarest, 2000.

Melonul domnului comisar, (Le Chapeau melon de
monsieur le commissaire), critique littéraire, Éditions
Curtea Veche, Bucarest, 2005.

Jurnalismul de televiziune, (Le Journalisme de
télévision), Éditions Polirom, Iași, 2005.

Totul la vedere. Televiziunea după Big Brother, (Rien
à cacher. La télévision après Big Brother), Éditions
Polirom, Iași, 2007.

Veridic, virtual, ludic. Efectul de real al televiziunii,
(Véridique, virtuel, ludique. L'effet de réel à la
télévision), Éditions Polirom, Iași, 2009.

Istoria romanțată a unui safari, (Histoire romancée
d'un safari), roman, Éditions Polirom, Iași, 2009.

Roman exotique sur le mirage du monde du Maghreb filtré par le regard d'une jeune européenne amoureuse d'un Tunisien, mais aussi roman des différences et de l'altérité culturelle de l'ère postraciale Obama, *Histoire romancée d'un safari* est nourri d'échos de Mircea Eliade (*Maitreyi*) et de Marguerite Duras (*L'Amant*, *Le Barrage sur le Pacifique*). L'atmosphère méditerranéenne de la Tunisie est saisie dans de splendides pages d'atmosphère, et rendue dans une écriture poétique et mélancolique servie par un sens de l'observation plein d'acuité. L'illusion bovaryste de l'incursion maghrébine (le « safari » de Darielle dans le pays de son amant Mehria) ne dure qu'un été, des vacances au terme desquelles les deux se retrouvent aussi étrangers qu'avant, dans leurs mondes parallèles et incompatibles. Au-delà du charme triste de cette histoire d'amour éphémère, Daniela Zeca excelle à explorer l'univers nord-africain, une exploration à la fois distante et empathique. D'une écriture ensorcelante, son roman convie ses lecteurs dans les contrées du rêve.

Extrait

Il l'amena à Bizerte, l'hiver. La route étroite, courant vers le port, avait un jour été le chemin des barques.

Darielle portait un foulard bleu autour du cou et Mehria, une cape de lin par-dessus sa tunique de chasse.

« Je vais t'emmener dans la Venise de l'Orient » lui avait-il dit lors du départ, mais ce qu'elle voyait, elle, c'était l'œil d'encre de la rade, cernée d'amarres, parsemée de chaloupes de surveillance et bordée par les ruines romaines de l'édifice militaire que les Français avaient reconstruit avant de le céder en dernier, au terme de durs combats, à la fin du protectorat.

Dans la *medina* seulement, où les murs pourrissaient lentement, elle sentit l'atmosphère lacustre et l'abandon de la civilisation, et ce n'était pas Venise mais le Maghreb, qui respirait sous chaque arcade et dans chaque brique émaillée des entrées mauresques tachées d'humidité.

Elle sentait dans l'air la fatigue ancestrale du fort et des portes épaisses, en bois, gonflées d'eau ; il y avait aussi le sillage pendulaire des navires de pêche, mais rien d'opulent et une mélancolie filtrée, de ville millénaire.

De février à août, Bizerte était une ruche mais à présent, elle sommeillait. Les touristes étaient partis et même les hôtels de luxe des hauteurs fermaient leurs portes pendant deux semaines au début de l'année.

Ils firent un tour dans les ruelles, sous les cordes à linge tendues d'une façade à l'autre, au milieu des volées de gamins et s'arrêtèrent sur la Place Slahedine où un vieil Arabe réparait tout seul sa bicyclette.

C'était un vieillard sec, au profil intéressant d'épervier, qui portait un bonnet de feutre enfoncé sur la tête.

Il avait relevé son vélo sur la béquille et s'évertuait à remettre la chaîne, qui avait déraillé.

« Je n'ai jamais vu un aussi vieux vélo qu'en photo » lui dit Mehria. « Je m'étonne qu'il roule encore. Qu'est-ce que tu en dis ? On l'aide ? Je le mets à l'arrière et on le ramène chez lui » l'entendit-elle dire. Et elle pensa immédiatement : « Tu parles d'une aide ! ».

La bicyclette portait sur le guidon un panier en plastique, dans lequel l'Arabe transportait un pain et un thon de belle taille et sans emballage.

Mehria s'approcha et le vieux souleva son couvre-chef un instant, laissant au vent une crinière de chanvre, puis elle les vit tous les deux se diriger vers la voiture. Si le vieil Arabe montait devant, Darielle n'aurait plus sa place dans le véhicule .

Traduit du roumain par Laure Hinckel

L'Institut Culturel Roumain dans le monde

Berlin

Koenigsallee 20, A, D-14193 Berlin
Tel.: + 49 (030) 89061 987
Fax: + 49 (030) 89061 988,
E-mail: office@rokultur.de

Bruxelles

Romanian Information Centre
107, Rue Gabrielle, B-1180 Brussels
Tel.: + 32 (0) 2 3444 145
Fax: + 32 (0) 2 344 24 79
E-mail: office@roinfocentre.be

Budapest

Izsó utca 5
1146 Budapest XIV
Tel.: + 36 1383 26 93
Fax: + 36 1383 53 45
E-mail: romankulturalis.intezet@chello.hu
Szegei Fiókintézet
Dugonics tér 2, 6720 Szeged

Istanbul

Siraselviler Cad., 55, Taksim, Beyoğlu, 34433 Istanbul
Tel./Fax: + 90 212 292 43 45
E-mail: icr.istanbul@icr.ro

Lisbonne

Rua António Cândido, no. 18,
1050 - 076 Lisbon
Tel.: + 351 213537060
Fax: + 351 213573207
E-mail: icrl.dir@mail.ptprime.pt

Londres

1 Belgrave Square
London SW1X 8PH
Tel.: + 44 (0) 207 752 0134
Fax: + 44 (0) 207 235 0383
E-mail: office@icr-london.co.uk

Madrid

C/Marqués de Urquijo, no. 47, 1-dcha.
28008 Madrid
Tel.: + 34 917.589.288/289
Fax: + 34 915.590.135
E-mail: icrmadrid@icr.ro

New York

200 East 38th Street, 3rd Avenue
New York, NY 10016
Tel.: + 1 212 687 0180
Fax: + 1 212 687 0181
E-mail: icrny@icrny.org

Paris

1, Rue de l'Exposition, 75007 Paris
Tel.: + 33 01 47 05 15 31
Fax: + 33 01 47 05 15 50
E-mail: institut@institut-roumain.org

Prague

Anglická 26, 120 00 Praha 2
Tel: + 420 222 522 865
+ 420 222 523 096
Fax: + 420 222 522 778
E-mail: praga@icr.ro

Rome

Accademia di Romania
Valle Giulia, Piazza José de San Martin 100197 Rome
Tel.: + 39 06 320 80 24
+ 39 06 320 15 94
Fax: + 39 06 321 69 64
E-mail: accadromania@accadromania.it

Stockholm

Skeppsbron 20, 10318, Box 2336, 10318, Stockholm
Tel.: + 46 (0) 8207600
Fax: + 46 (0) 8207406
E-mail: info@rkis.se

Tel Aviv

8 Shaul Hamelech, Beit Amot Mishpat 64733 Tel Aviv
Tel.: + 9723 6961 746
+ 9723 6961 766
Fax: + 9723 69611205
E-mail: office@icrtelaviv.org

Venise

Palazzo Correr, Campo Santa Fosca
Cannaregio 2214, 30121 Venezia
Tel.: + 39 041 524 23 09
+ 39 041 524 20 57
Fax. + 39 041 71 53 31
E-mail: istiorga@tin.it

Varsovie

Ul. Krakowskie Przedmieście 47/51
00-071 Warszawa
Tel./Fax: + 48 22 828 12 78
E-mail: warszawa@icr.ro

Vienne

Argentinerstraße 39, 1040 Wien
Tel.: + 43 1319 10 81
Fax: + 43 1504 14 62
+ 43 1505 14 32
E-mail: office@rkiwien.at

Institut Culturel Roumain

Aleea Alexandru, 38
011824, Bucarest, Roumanie
www.icr.ro

Centre National du Livre

Str. Putul lui Zamfir, nr. 39
011242, Bucarest, Roumanie
www.cennac.ro

Traducteurs:

Luminița Brăileanu
Nicolas Cavallès
Fanny Chartres
Laure Hinckel
Dominique Ilea
Marily le Nir

Choix des textes :

Paul Cernat

Coordinatrices du projet éditorial :

Lucia Toader
Nicoleta Nedu

Conception graphique et mise en page :

Ioana Luscov

Corrections et relectures de la version française :

Laure Hinckel

Imprimé en Roumanie